Erref. kodea: LAF-215-161

Izenburua: Kultura sustapenerako proiektuak,

1926, La Ruche Union des Syndicats Féminis-en lankideratzarako eskaria

– Carillon des Jeunes. (6 n°) 26-27. fêtées à Oronoz

– fiches autobiogra — autobiographie

– ~~3 lettres de J. Etchepare (fass à Xanitton)~~

~~et les pseudonymes~~ ?

1

N° 5 PARAISSANT TOUS LES MOIS Mars 1926

Le Carillon des Jeunes

des Pupilles & des Jeunes syndiquées de "La RUCHE"

Direction et Administration : 34, Rue de Grassi - BORDEAUX

La misère des Ouvrières

A DOMICILE

il y a 15 ans

Le Col

— Ah ! vous avez Madame, un joli col à jour,
Brodé de fine soie... un véritable amour !
Dites... (car il serait si bien à ma toilette !)
Où, dans quel magasin, vous fites cette emplette ?
Et combien vous l'avez payé ?... Ma toute chère,
Devinez... — Je ne sais pas... Dites ? — Une misère :
10 francs !... — C'est impossible ! — Et pourtant c'est réel !
Et le vendeur m'a dit, très confidentiel,
Qu'il exigeait de la plus habile ouvrière,
Le travail incessant d'une semaine entière !
— C'est inoui, vraiment ! un travail aussi fin !...

. . . . . .

L'ouvrière brodeuse est morte hier de faim.....

P. GALAND.

(Almanach " Démocrate 1913 "

Une Confession

Mademoiselle Pierrette.

Vous cherchez peut-être des histoires. En voici une vraie. C'est la mienne. Je vous la dis sans façon. Racontez-la, si vous voulez, à votre manière dans le *Carillon des Jeunes*.

En 1909, j'étais jeune, moi aussi.

J'habitais avec maman dans les hauteurs, au sixième d'une vieille maison. Nous vivions seules : car le bon Dieu nous avait pris papa dans un accident de travail. Ce malheur, et puis l'humidité des murs, et puis le reste avaient rendu maman très malade. Le docteur nous avait dit un grand nom que je ne sais pas écrire : en tout cas, ses jambes ne voulaient plus la porter, elle souffrait beaucoup et gardait la chambre.

Comme ça devait être triste pour elle de rester là des heures et des mois ! Mais elle ne le montrait jamais. Sans doute elle ne voulait pas me faire de la peine...

Et moi, tous les matins, à sept heures, je partais... J'allais travailler chez des particuliers. Je revenais à midi pour repartir à midi et demi. Il fallait bien trimer pour en gagner pour deux ! Hélas ! très souvent je n'en gagnais pas pour une...

* * *

En effet, en ce temps-là — vous le savez sans doute, Mademoiselle — notre salaire était une misère : deux sous, trois sous l'heure !...

Et on n'avait pas honte de nous donner ça !

C'est nous qui rougissions du mépris que l'on montrait ainsi à l'égard de notre travail !

Malheureusement, on se fait au dédain et on finit par ne plus rougir de quoi que ce soit.

Mais une chose, à laquelle on ne s'habitue jamais, c'est la souffrance. Et Dieu sait si j'ai souffert, si j'ai pleuré, en 1909 !

* * *

Un soir, surtout, il fit bien noir dans mon âme.

C'était le 27 Mars. La fin du mois venait. J'avais, en plus, le lait de 12 jours à payer et aussi une visite du docteur, sans compter que la potion de ma pauvre mère était presque finie et qu'il faudrait en acheter d'autre.

En face de tout celà, ma bourse était plate. Juste trois francs quarante..

Et tout en cousant en silence, auprès de ma lampe, je me souvenais du boulanger, du cordonnier, de l'épicière... Je prenais conscience de

mon malheur... C'était désespérant !

Est-ce que je méritais ça ? Moi, qui, après avoir travaillé tout le jour, veillais chez moi, tous les soirs, jusqu'à onze heures, minuit, pour gagner un peu plus ? Moi, qui ne dépensais pas un sou inutilement ? Moi, qui ne sortais jamais pour me distraire comme les autres ?

A cette pensée, une grande colère monta dans mon cœur. Des pleurs s'échappèrent à torrent de mes yeux. Je ne voyais plus mon ouvrage, que j'avais d'ailleurs délaissé depuis un moment... Mon imagination s'affolait... Il me semblait que mille richards passaient devant moi pour insulter à ma misère et j'avais envie de leur cracher au visage. A la fin — je le dis avec douleur — je m'en pris à Dieu lui-même : je lui lançais cette injure atroce : « Tout ceci prouve que vous n'existez pas ! ».

Quand on ne respecte pas Dieu, Mademoiselle, on ne respecte plus grand'chose.

Une idée horrible me vint. Quelques mois auparavant, un monsieur m'avait offert de l'argent, sous prétexte de secourir ma misère. Devinant autre chose, j'avais poliment remisé le bonhomme.

A présent, la tête me tournait. J'avais soif de sous... Tant pis pour le reste ! Je résolus de lui écrire et immédiatement, toute fiévreuse, sans réfléchir un brin, je me mis à griffonner un brouillon : « Cher Monsieur, je viens vous demander pardon de la sotte brusquerie, que j'opposai, en décembre, à votre amabilité si généreuse... »

J'en étais là, quand maman parut à la porte de la cuisine :

— Enfant ! me dit-elle doucement, tu ne vas pas te reposer ?

J'étais ahurie. J'eus pourtant le courage et la force de cacher la détresse de mon âme. Je répondis :

- Je finis mes comptes, maman !

— Oui, on voit qu'ils te font mal, ces comptes ! Laisse-les, va ! La richesse du pauvre, c'est la santé du corps et celle de l'âme. Pour les garder, ces deux santés, faisons une petite prière et allons au lit, bien tranquilles. Notre conscience est pure. Plaignons beaucoup les fortunés, qui pèchent contre Dieu en pêchant contre notre pauvreté !

Ces mots avaient pour moi plus de sens que maman ne pensait. Ils me retournèrent. J'eus honte de moi-même et de ma folie passagère. Je brûlais mon sale brouillon... et je priais le bon Dieu, qui m'a souvent protégée depuis.

Maman m'avait sauvée... Sans elle, que serais-je aujourd'hui ? Je n'en sais rien. Mais je n'oublierai jamais que d'injustes salaires ont un jour mis en moi une révolte qui a failli me perdre.

Voilà mon histoire, ou plutôt ma confession, Mademoiselle Pierrette. Voyez si elle peut convaincre les *Jeunes* de l'importance des syndicats, qui cherchent à mettre plus de justice dans nos salaires.

Veuillez agréer, etc.

Claire XYZ

Les Ouvrières à domicile et les Catholiques

Les moralistes se plaignent que la femme déserte son foyer pour l'atelier ou le bureau. Cette désertion est la cause du grand renversement social d'après-guerre. La plupart des femmes, aujourd'hui, sont obligées de travailler, soit pour se suffire à elles-mêmes, soit pour compléter par leur gain, le salaire insuffisant de leur mari.

Pourtant, certaines femmes peuvent concilier leurs obligations ménagères avec la nécessité de l'existence. Ce sont les ouvrières à domicile. Mais combien est minime leur salaire. Avant la guerre, c'est tout juste s'il les empêchait de mourir de faim. Aussi des hommes de cœur se préoccupèrent-ils d'étudier les moyens de leur venir en aide. Il nous souvient même, à cet effet, d'une initiative catholique remontant à quelques années, qui souleva l'opinion publique en lui dévoilant les abus dont étaient victimes de pauvres femmes qui, non seulement étaient la proie de la misère, mais étaient encore guettées par le terrible fléau de la tuberculose ou de la phtisie. On groupa des échantillons de tous travaux donnés à faire à domicile : lingerie, broderie, dentelle, etc. Sous chaque morceau, l'on inscrivit le prix de vente en magasin et, plus gros, à côté, le prix dérisoire donné à l'ouvrière... C'est ainsi que l'on put se rendre compte de l'écart honteux qui existait entre le prix de vente et le prix payé à l'ouvrière et ne montant souvent qu'à quelques sous... et ce *Musée de la Misère* fut promené pendant un mois dans les rues de Paris.

On s'émut et on chercha à remédier autant que possible à cette exploitation. C'est ainsi que les syndicats catholiques obtinrent par la *Loi de 1915* le vote d'un tarif minimum déterminant nettement les prix à payer suivant les corps de métier, puis l'affichage obligatoire de ces tarifs, permettant ainsi à l'ouvrière, en l'éclairant sur ses droits, de constater si elle est lésée ou non dans ses intérêts les plus légitimes.

Malheureusement, si la loi est votée, ...elle n'est pas toujours appliquée. Les ouvrières ne réclament pas toujours, soit par ignorance, soit parce qu'elles n'osent pas et le syndicat, de cette manière, voit sa bonne volonté inutilisée. Aussi, prions-nous les abonnées du *Carillon*, de bien vouloir *signaler à la Ruche le nom et l'adresse des ouvrières à domicile* qu'elles connaissent. On ira les voir, on les interrogera sur ce qu'elles gagnent, dans quelles conditions et cela, d'une *manière discrète* qui les laissera dans l'ombre où elles voudront demeurer. Mais cela permettra au Syndicat de se rendre compte de l'état actuel du sort des travailleuses

à domicile et le documentera utilement pour le grand effort qu'il va tenter prochainement afin de faire voter un relèvement des salaires de ces ouvrières.

Nous nous permettons de dire aux *Jeunes* qu'elles peuvent là nous aider efficacement et aider aussi sérieusement leurs sœurs de travail encore moins favorisées qu'elles.

R. R.

AUTREFOIS

Nos MÉTIERS

Les Couturières.

Jusqu'en 1675 les tailleurs seuls possédaient le privilège d'habiller les hommes et les femmes.

Ce n'était que par exception que les filles des Maitres tailleurs pouvaient avant d'être mariées habiller les petits enfants jusqu'à l'âge de 8 ans.

Au XVIIe siècle elles entreprirent de faire les vêtements pour les dames et réussirent peu à peu à se faire une petite clientèle. Vers la fin du XVIIe siècle elles étaient officiellement qualifiées de couturières.

Mais avant de pouvoir exercer paisiblement leur métier elles eurent à supporter de la part des tailleurs une guerre à outrance.

Enfin au XVIIIe siècle elles adressèrent une requête au Roi qui autorisa leur corporation et leur permit d'habiller les dames.

Nos OUTILS

La Quenouille.

La quenouille... outil de nos aïeules, outil précieux que la machine moderne a tué ! Elle tenait autrefois une place importante dans la vie de la femme, quelle que soit la condition sociale de cette dernière.

Lorsqu'on ouvrit les tombeaux royaux à Saint-Denis en 1793, Lenoir trouva dans le cercueil de Jeanne de Bourgogne, la première femme de Philippe de Valois, sa quenouille et son fuseau, le même objet dans celui de Jeanne de Bourbon, femme de Charles V.

Autrefois parmi les présents que l'on faisait aux jeunes filles et aux mariées figurait en première ligne un de ces mignons petits rouets, c'était même un don que l'on faisait aux grandes dames.

Chez les Gaulois on pratiquait au moment du mariage une cérémonie... la nouvelle mariée était conduite dans le bois ou se trouvait la statue de la déesse Nehellenia, on lui remettait une quenouille chargée de lin et elle la filait un instant.

Peu de temps après la conversion des Francs au Christianisme, à l'issue

de la Messe nuptiale, les parents de l'épouse prenaient une quenouille sur l'autel de la Vierge et la donnaient à filer à la nouvelle épouse.

Dans les Landes, la quenouille était portée pendant toute la durée de la noce par une vieille femme qui souvent se plaçait entre les deux époux.

La quenouille était alors le symbole de l'activité féminine au foyer. Que diraient nos grand'mères si elles voyaient les femmes d'aujourd'hui déserter leur foyer pour aller travailler à l'usine, à l'atelier, au bureau ! !.

PETIT COURRIER

LA GRÈVE ET LA RÉVOLUTION

Pâquerette à M.-J. — C'est vrai, si la grève avait réussi " celles qui gagnaient de forts jolis appointements " en auraient bénéficié, mais je trouve que c'est justice, car s'étant mises en grève par solidarité, elles risquaient tout aussi bien de perdre leur place et leur geste est très beau parce que justement il n'est pas intéressé.

D'autre part vous dites que de nos jours " on ne se prive de rien ", c'est beaucoup dire, il est vrai que les travailleurs ne se contentent plus de la vie très humble qu'ils avaient autrefois, mais je les approuve. Pourquoi celui qui travaille ne jouirait-il pas (dans une plus faible proportion) comme les riches ? Pourquoi n'aurait-il pas outre le pain quotidien... des fleurs de temps à autre sur sa table..., un logis sain... pourquoi, enfin, n'irait-il pas passer ses vacances, avec sa famille au bord de la mer ou à la campagne ? Par le fait que la plus grande partie de sa vie est employée à un dur travail, n'a-t-il pas plus qu'un autre besoin de lumière, de soleil et d'un peu de joie. Croyez-moi, s'il y a un écart à éviter, ce n'est pas entre les salaires des travailleurs, mais entre les bénéfices patronaux et les salaires des profétaires...

CERCLE D'ÉTUDES

Sam-Vha à Manette. — Comme Tô-Math je ne vois pas l'utilité de venir au Cercle d'Etudes. Car pour faire le bien autour de nous, comme vous le dites, on n'a pas besoin d'apprendre de théories, c'est un acte qui vient spontanément du cœur, et je vous assure que je trouve qu'il est beaucoup plus favorable à ma santé de faire une agréable promenade que de venir entendre une conférence dont le sujet le plus souvent trop sérieux je l'avoue m'ennuie.

" *Zim-Boum* " — Excusez amies, mon entrée un peu bruyante qui dérange probablement vos sages réflexions ? C'est que voyez-vous je suis jeune !... Faites moi place, car moi aussi j'applaudi en faveur du Cercle d'Etudes.

Par exemple ce qui ne me rentre pas dans la tête ce sont les Cours Astier, auxquelles sont obligés d'aller une fois par semaine les apprenties. Ne croyez-vous pas que ceci est du temps perdu et qu'une après-midi dans leurs ateliers ne leur serait pas de beaucoup plus profitable ?

Répondez-moi, nombreuses !

Thy-Mhyd — On ne peut nier l'utilité du Cercle d'Etudes qui nous permet de nous instruire toujours davantage et d'étendre de ce fait nos connaissances diverses, nous permettant ainsi d'entamer des discussions plus ou moins ardues, avec des personnes ayant des opinions tout à fait contraires aux notres.

Manette. — demande à toutes les Jeunes pourquoi elles ne répondraient pas plus nombreuses à notre *Petit courrier*. Vous vous souvenez toutes des promesses faites le 7 Février. Il ne faut pas les oublier.... Ce n'est pas difficile de trouver un instant pour faire une petite réponse... Même en faisant le sacrifice d'abandonner quelques minutes la lecture que nous faisons, aussi passionnante soit-elle, nous aurons le mois suivant la satisfaction de voir nos idées transcrites sur le *Carillon*.

Qui pourrait me dire l'exacte définition du mot *«féminisme»* tant employé aujourd'hui et ce que l'on en pense.

Lux — Permettez-moi, Amies du Carillon de proposer à vos méditations ce que le le Père Sanson, l'illustre prédicateur de N.D. de Paris, disait ces jours-ci en rappelant l'utilité du Cercle d'Etudes.

« En allant au Cercle d'Etudes il ne faut pas aspirer à être simplement des intellectuelles, parce que ce n'est pas seulement l'intelligence mais l'être tout entier qui doit aller à Jésus. Il faut faire des progrès dans la *vérité*, afin de faire des progrès dans la *charité*. »

Faut-il être bonne chrétienne pour être bonne professionnelle ?

Tô Math. — Non, il suffit d'être consciencieuse et d'avoir une nature droite.

H. D. apprentie. — Il n'est pas indispensable d'être une bonne chrétienne pour faire une bonne professionnelle. Mais l'un ne dérange pas l'autre ! L'esprit de travail étant une vertu conseillée par la religion.

Il est difficile cependant que la jeune fille volage puisse etre une excellente ouvrière.

H. G. — Oui, parce que la morale chrétienne ordonne de faire son métier avec toute la perfection dont nous sommes capables. En y obéissant on devient inévitablement une bonne professionnelle.

Myriam. — Oui, il est nécessaire d'être une bonne chrétienne pour être une bonne professionnelle.

Rien n'est possible sans la foi et ceci nous est prouvé chaque jour. Si nos Eglises se vident, la conscience professionnelle se meurt. Si la foi

diminue, bien vite nous voyons diminuer avec la valeur morale de l'individu. Dès que Dieu est mis à la dernière place nous pouvons constater une déchéance morale, entrainant fatalement un amoindrissement de la valeur technique.

Il est donc indispensable que la foi soit à la base de toute action.

Une Aînée grande amie des Jeunes. – Est-il permis à une *Aînée*, de faire part à ses petites amies des *Jeunes*, de quelques réflexions que lui ont suggérées quelques passages du dernier *Carillon* ?

Naturellement elle se servira du courrier du *Carillon*.... Mais n'ayez pas peur, les *Jeunes !* elle ne prendra pas cela pour habitude.

Réponse dans le prochain numéro s. v. p.

Suivant les désirs exprimés par *Thy-Myd* et *Manette*, les courriéristes sont invitées à discuter sur l'**utilité des Cours Astier** et sur le **féminisme**.

Concours N° 3

Si vous aviez une fille. quelle profession rêveriez-vous pour elle ? Pourquoi ?

Les réponses devront parvenir à la Ruche, avant le 4 Avril.

Réunion mensuelle des Jeunes

DIMANCHE 21 MARS

A **14 heures** : Cercle d'Etudes : LE CONTRAT DU TRAVAIL par Mlle LAFAYSSE.

Ce Cercle promet d'être des plus intéressant, quelques Jeunes ayant chuchoté quelles voulaient contredire la Conférencière.

A **15 heures 30** : Promenade-visite, sur la demande des Jeunes.

Visite de St-Michel, des momies, escalade de la Flèche.

Une bonne nouvelle !

Les Auditrices du Cercles sont invitées à s'armer de papier et de crayons. Elles pourront relever des notes sur ce qui se dira. En Juillet ces notes les aideront à prendre part au **Grand Concours** qui sera ouvert aux Auditrices du Cercle, sur une des questions qu'elles auront étudiées ensemble.

Ce concours sera doté de nombreux prix.

Le Gérant R. PARROU

R. PARROU, imprimeur. 5 bis, rue Dublan, Bordeaux

N° 15 Justice et Charité Février 1927

Le Carillon des Jeunes

Bulletin Mensuel
des Pupilles et des Jeunes Syndiquées de "La RUCHE"
Direction et Administration : 24, Rue de Grassi - BORDEAUX

Au rendez-vous

S'il est une journée dont le souvenir nous est cher, c'est bien celle de notre première Assemblée Générale.

Le soir venu, oh ! comme nous étions heureuses. Le nombre des Jeunes accourues au rendez-vous avait dépassé celui que nous avions espéré ; nous nous connaissions ; nous savions que les bonnes volontés ne manqueraient pas. Notre âme était alors dans une bien douce impression de calme et de paix. La confiance et le courage au cœur, nous nous promettions de travailler vaillamment ; et dans notre pensée se faisait jour déjà, bien qu'un peu vaguement, une deuxième Assemblée encore plus belle, pour l'année... prochaine.

***

Cette année « prochaine » est arrivée. Et voici que le 13 Février, nous allons nous retrouver pour revivre les impressions délicieuses d'il y a un an, pour examiner ensemble les progrès accomplis, pour nous rendre compte enfin de la marche de notre Groupe, et prendre toutes décisions qui peuvent le rendre plus florissant et plus utile.

Il faut, oui, il faut, que toutes les Jeunes soient présentes à une journée aussi importante ; le Groupe a besoin des conseils et du vote de toutes ses adhérentes pour la discussion des vœux et l'élection du nouveau Bureau.

De plus, nous aimons la gaîté, la vie : le banquet, la séance récréative ne seront-ils pas une occasion de divertissement ? Rappelons-nous les paroles gaies échangées, les conversations peut-être un peu bruyantes mais où l'on sentait la franche amitié, les rires, l'entrain, de l'an dernier, lors du joyeux banquet !...

Et puis, les plus jeunes tiendront certainement à venir remercier les aînées qui s'en vont et à leur dire qu'elles sont décidées à continuer l'œuvre entreprise ; les partantes seront aussi au rendez-vous, elles qui ont tant aimé leur Groupe, et qui, après cette dernière rencontre ne seront plus... des Jeunes.

(Voir à l'intérieur le programme de la journée) MARGUERITE.

« Au revoir » les Jeunes

Amies, il nous faut aujourd'hui vous dire « Au revoir ! » 21 ans !... l'âge grave a sonné pour nous, et... nous ne sommes plus des JEUNES !.. Il nous faut vous quitter. Dans quelques jours, lors du Congrès annoncé par ailleurs, nous confierons la tâche commencée, à d'autres Jeunes qui vaillamment entreront dans le Sillon que nous avons commencé de tracer. Il nous est doux, aujourd'hui surtout, de revenir avec vous en arrière et de remonter le Sillon ensemble... Il nous est doux de jeter un bref coup d'œil sur l'œuvre accomplie... sur cette œuvre qui est « nôtre » !

Vous souvenez-vous ?... En 1925, le Groupe des Jeunes existait mais seulement de nom... Il comptait à peine quelques adhérentes. Octobre vint et avec lui une première réunion. Cinq ou six Jeunes répondirent. Ce jour-là fût un bien beau jour ! Ces cinq ou six, toutes plus ardentes et plus enthousiastes les unes que les autres, comprenant enfin la magnifique tâche à accomplir, prenaient la résolution d'unir leurs efforts et de ne reculer devant aucun sacrifice pour faire vivre le Groupe. Et cette promesse, elles l'ont tenue !... Mais leur courage égalait leur enthousiasme, elles avaient la foi et n'avaient point peur !

D'Octobre à Février elles travaillèrent en silence. Des obstacles, des difficultés, des déboires, il y en eut, certes... et quelquefois même de durs moments de découragement... Mais on s'épaulait les unes les autres, ne voyant qu'une seule chose : le but à atteindre et surmontant pour cela tous les obstacles.

Et Février vint ! Avec lui l'Assemblée Générale dans laquelle nous avions mis tous nos espoirs. Ce fut l'aube radieuse du Groupe des Jeunes ! Nous ne nous souvenons jamais sans une émotion profonde de cette Messe de huit heures qui devait ouvrir la journée ! Premières au divin rendez-vous, nous confondions nos prières et nos actions de grâces, l'âme et le cœur comme dilatés ,dans l'attente de la bénédiction céleste. Et ce fut une magnifique action de grâces qui s'exhala de nos cœurs lorsque, l'office terminé, nous nous retournâmes... Quatre-vingts Jeunes avaient répondu à notre appel... Quatre-vingts âmes vibraient avec nous... Quatre-vingts venaient, comme nous, de s'approcher du banquet sacré ! Ces moments-là sont intraduisibles ! Cette journée fut une apothéose. Le Groupe était fondé ! Le Groupe vivait ! Et nos cœurs débordaient de vraie joie !

Depuis, chaque jour, le Groupe a grandi. Des Cercles d'Etudes organisés dès le début, groupent un grand nombre de Jeunes. Des apôtres ardents et enthousiastes viennent mettre au service des Jeunes leur savoir et leur expérience... Des promenades suivent ces Cercles et, musées, monuments artistiques, etc., sont visités, formant ainsi le goût et le sens du beau chez les Jeunes... Et puis surtout... le Carillon est né ! Le Carillon !.. qui, lui aussi, chaque mois a grandi... Rédigé presque entièrement et administré complètement par des Jeunes qui mettaient en lui tout leur cœur pour suppléer un peu à leur incompétence... il est allé vers les isolées, il a semé la Vérité et la Lumière... Et le grain a germé... des dévouements et des énergies se sont levés s'unissant aux autres. Et maintenant le Groupe est en pleine floraison ! On a fait de la propagande un peu partout... on a répandu à profusion la doctrine catholique sociale... Quelques Jeunes, plus intrépides... d'autres, mettant leur timidité... dans leur poche... sont allées faire des causeries, parler du Groupe... et bientôt de nouveaux éléments se joindront aux Jeunes !

Voici en peu de mots, où en est la tâche ! Le champ est déblayé... le Sillon est tracé ! Et nous sommes fières de notre œuvre !

Notre œuvre !

Amies ! Bientôt, vous prendrez notre place. Je sais que le courage ne fait pas défaut à des Jeunes, mais si nous sommes fières de vous dire : « Allez de l'avant, la tâche est tracée, le champ est déblayé »... nous vous disons aussi... « la tâche à accomplir est immense et demande des dévouements, elle est à peine ébauchée et nous comptons sur vous »... Nous avons aimé ce Groupe de toute l'ardeur de nos cœurs de vingt ans, nous lui avons donné toute notre âme... Il ne vivra et ne prospérera que si vous lui donnez la vôtre... Nous comptons sur vous !

Au revoir ! les Jeunes... Au revoir et Courage !

Au revoir ! cher petit Journal... Toi, qui, un an durant, reçus les battements de notre cœur !

Au revoir ! tout ce que nous avons si profondément aimé !

Mais voici que notre cœur se serre... des larmes se pressent à nos yeux... C'est fini de tout ce qui avait su si bien emplir notre vie ! Mais soudain l'impression s'apaise, tandis que resplendit l'Idéal que nous poursuivons : « Amener la paix du Christ, par le règne du Christ »... Et cet Idéal illumine intensément nos âmes, balayant les derniers regrets, intensifiant l'amour profond que nous portons au Groupe pour le transformer en un amour ardent, immense, embrassant la cause syndicale tout entière. Non ! Tout n'est pas fini parce que nous quittons le Groupe des Jeunes. C'est un premier pas en avant au contraire et, si notre cœur s'est brisé tout à l'heure, il est maintenant dilaté de joie... Le champ sera vaste, certes... nous rencontrerons peut-être nombre de déceptions et de déboires.., mais le but

(*Lire la suite en 6e page*).

DIMANCHE 13 FÉVRIER 1927

CONGRÈS ANNUEL DES JEUNES

présidé par

Monsieur VIZIOZ, Professeur à la Faculté de Droit

A 8 heures.

Messe de Communion à la Cathédrale Saint-André, Chapelle du Sacré-Cœur.

Allocution par **Monsieur BRIFFON**.

Réunion à la Cathédrale. Après la Messe, déjeuner à la Ruche.

A 9 h. 1/2.

Assemblée Générale à la Ruche.

Rapport moral par Mlle J. LAFAYSSE, *secrétaire* ;

Rapport de la section Sainte-Croix par Mlle LACHAIZE, *Présidente de la section*

Rapport de la Section des Sablières par Mlle PRADOUX, *Présidente de la section.*

Rapport des élèves des Cours Commerciaux par Mlle CHIRAC.

Rapport financier par Mlle RODES, *Trésorière.*

Élection du Bureau.

Transmission des Pouvoirs, par Mlle DUBOURDIEU, *Présidente.*

La Formation intégrale de la Jeune travailleuse, par Mlle M. LAFAYSSE.

A Midi.

BANQUET.

Les Jeunes doivent se faire inscrire et prendre leur ticket avant le 10, dernier délai. **Prix du Banquet : 5 francs.**

A 2 h. 1/2.

Promesse des Messagères.

Chapelle des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, 58, Rue Sainte-Eulalie.

MATINÉE

Salle des Sablières, 47, Rue des Sablières.

A 4 heures.

Allocution par **Monsieur VIZIOZ** suivie de la **Distribution des Prix** gagnés aux concours du "CARILLON".

SÉANCE RÉCRÉATIVE :

Le Miracle des Fuseaux, saynète en 2 actes.

Intermèdes - Chant - Comique - Violon.

Le Cambrioleur débrouillard, Pantomime.

BUFFET — TOMBOLA

ENTRÉE : 3 fr. — 2 fr. — 1 fr.

1/2 Place pour les apprenties.

à atteindre est magnifique, et nous ne craignons pas ! A nos oreilles vibrent encore ces accents enflammés avec lesquels une voix si autorisée entraînait récemment les Jeunes, leur montrant le chemin à suivre... « Beaucoup de foi... de courage.. de générosité... et vous serez les artisans d'un monde nouveau, les apôtres de la victoire... » A ces paroles, nos cœurs ont déjà répondu. Et c'est avec une âme fière et ardente, débordante de joie et d'enthousiasme, mais conscientes de la grande tâche que nous aurons à remplir et bien décidées à consentir tous les efforts et le dévouement nécessaires que nous entrons pleinement dans l'action syndicale, à la suite de nos aînées..

LE BUREAU SORTANT.

La Boîte aux Lettres

TI-MYD parle en son nom et en celui de ses compagnes d'atelier. Elle travaille 9 heures par jour, bénéficie sur ces 9 heures d'un quart-d'heure de récréation, et fait la semaine anglaise. Ti-Myd pensait que le samedi matin doit compter pour journée entière, puisque chaque jour elle fait une heure supplémentaire. Alors comment se fait-il qu'elle n'est payée à la fin de la semaine que pour 5 jours et demi.

A TI-MYD. — Dans la semaine anglaise, le samedi ne doit pas être regardé comme un jour où le travail compte double. Le repos du samedi n'est pas une « vacance payée généreusement », c'est un repos qui vient compenser les heures supplémentaires faites durant les 5 premiers jours (9 h. au lieu de 8). D'après la loi de 8 heures, la semaine de travail doit être de 48 heures, pouvant se répartir de deux façons :

ou 8 heures durant les 6 jours de la semaine ;

ou 9 h. durant les 5 premiers jours, et 3 h. le samedi matin. Cette deuxième méthode s'appelle semaine anglaise.

Votre salaire doit donc être le salaire de *48 heures* de travail. Si vous gagnez 1 fr. de l'heure, dans la première méthode (6 jours à 8 h.), vous devez toucher à la fin de la semaine *48 francs*. Dans la deuxième méthode (5 jours à 9 h. et un à 3 h.), vous toucherez 9 francs pour chacun des 5 jours, et 3 fr. pour le samedi, soit à la fin de la semaine *48 francs*. Dans les deux cas, vous devez gagner le même salaire parce que vous travaillez le même nombre d'heures. Peu importe si ces 48 h. sont réparties sur 6 jours ou 5 jours 1/2.

Dans le cas qui vous occupe, il faut tenir compte du 1/4 d'heure de repos dont vous jouissez chaque jour, et qui vient en déduction de vos 48 heures de la semaine.

PETIT COURRIER

« Que pensez-vous de la jeune fille qui travaille pour se procurer plus de toilette et plus de plaisirs ? »

UNE JEUNE à LA BOUÉE. — Vous avez dit : « Le devoir doit passer avant la recherche du bien-être ». Je trouve que le premier devoir est de rechercher ce bien-être indispensable à la pratique de la vertu. Ceci dit, je suis d'accord avec vous dans le cas qui nous préoccupe.

MANETTE. — Je veux croire, gamine, que vous ne dites pas le fond de votre pensée. Evidemment, le travail d'une mère est incessant et remplit toutes les minutes de sa vie ; mais presque toujours elle est récompensée de son travail et de ses sacrifices par la joie unique et la fierté d'avoir des enfants qui deviennent quelqu'un et lui rendent les tendresses reçues jadis. Je sais qu'il y a des exceptions, où les enfants font souffrir leurs parents ; mais quelquefois, c'est le résultat d'une mauvaise éducation. En tout cas, il est naturel que nous envisagions cette tâche avec toutes les responsabilités qu'elle renferme.

Pour le ménage, vous avez tort de ne pas l'aimer ; c'est un sport très agréable ! !

POURQUOI PAS à GAMINE. — Que c'est triste de vous entendre parler ainsi ! Quoi, vous sacrifiez la vie de maman à la vie d'atelier pour la seule raison d'éviter des soucis ? Savez-vous que c'est de l'égoïsme cela, et, que personne n'a le droit d'être égoïste. Et puis, avez-vous pensé à la beauté du rôle de maman !... Posséder un tout petit à soi, former son âme, en faire un homme et un chrétien..., cela seul ne renferme-t-il pas suffisamment de vraies joies pour compenser tous les soucis que peut occasionner un ménage !

« Il ne devrait y avoir qu'un Syndicat. Et c'est ridicule que les catholiques fassent bande à part. Qu'en pensez-vous ? »

MANETTE. — Nullement ridicule : l'attitude des catholiques syndiquées proclame que nous avons une doctrine à suivre et une foi à garder, et que nous ne pouvons accepter des idées contraires aux nôtres sans défaillir à notre devoir.

LA BOUÉE. — Un catholique, n'est-ce pas celui qui veut conformer sa vie à la doctrine du Christ ? Tous nos actes sont inspirés par des idées. Celui qui à l'église, dirait : « Seigneur, je vous aime, j'ai le plus grand désir de vous gagner des âmes. Aidez-moi à devenir meilleur pour mon prochain » ne serait-il pas déloyal, fou, si pour défendre ses intérêts il se joignait à des hommes qui (pour défendre les leurs) sèment le désordre,

la haine, excitent les ouvriers contre les patrons, cherchent à régner par la force ? Un catholique qui adhère au Syndicat chrétien ne fait qu'affirmer la doctrine toute d'amour qui inspire ses actes.

Dire que les catholiques font bande à part, ce n'est pas à mon avis leur faire une injure. Seriez-vous fâchées et chercheriez-vous à vous défendre, si des jeunes filles mauvaises ou égarées disaient de vous : « Elle ne sort jamais avec nous, elle fait bande à part... » ?

Amies, surtout vous courrieristes du Carillon, je vous dis adieu. Je quitte le groupe, je n'écrirai plus ; mais je suivrai avec plaisir et intérêt vos discussions.

SPES. — Moi aussi, bien souvent, j'ai entendu prononcer cette phrase. On prétend que pour faire aboutir des revendications professionnelles point n'est besoin de marcher sous des directives différentes, qu'il suffit de s'unir sans distinction de croyances, ne se préoccupant que du but à atteindre. Mais on oublie que les questions professionnelles et sociales sont intimement liées aux questions morales et qu'on ne peut résoudre les unes sans se soucier des autres. Les catholiques, héritiers d'une doctrine de paix et de justice ne peuvent donc se joindre à ceux pour qui cette doctrine est lettre morte.

CARNET FAMILIAL

Mademoiselle Vaugion nous a informées de la mort de son frère.

Mademoiselle Deluga nous fait également part, à l'instant, du décès de sa grand'mère.

Nous prions nos compagnes d'accepter nos bien affectueuses condoléances.

Faute de place, nous ne pouvons donner les résultats du concours n° 7 qui paraîtront dans le prochain journal.

La Gérante : Mlle LABADIE.

IMP. COOPÉRATIVE, 12, RUE ST-SIMÉON, BORDEAUX

Justice et Charité — Mai 1927

Le Carillon des Jeunes

Bulletin Mensuel

des Pupilles et des Jeunes Syndiquées de " La RUCHE "

Direction et Administration : 34, Rue de Grassi - BORDEAUX

Vers Lourdes

Amies les Jeunes, le Groupe se distingue cette année. Son Bureau a projeté une excursion pour le 15 août à Lourdes-Cauterets.

Quel bonheur, Amies les Jeunes, de voir Lourdes, ce lieu d'où tant de pauvres êtres souffrants ressortent à jamais guéris.

C'est là que les peuples tour à tour viennent chercher la surnaturelle douceur, le réconfort, la lumière, l'espérance et la paix. De loin, les caravanes s'ébranlent, franchissent les montagnes et les océans, accourent comme de grands troupeaux à l'ordre souverain.

« Les multitudes arrivent. L'impiété affolée peut se crever « les yeux pour ne point voir, se fermer les oreilles pour ne « point entendre. Elle nie, raille ou insulte, mais l'Humanité « stupéfaite chante son admiration, confesse hautement que le « doigt de Dieu est là.

« On dirait que sa main étendue sur le monde rassemble les « millions de croyants, les agenouille devant la Roche Noire où « rayonne l'Infini.

« Lourdes, centre de l'Humanité, cité mystique où n'atteignent « pas les rivalités qui divisent les peuples ; parvis du ciel où le « reflet entrevu de l'Immortelle Aurore fait tous les hommes « pareils.

« Toutes les langues y résonnent ; tous les drapeaux flottent « dans l'air et mêlent leurs plis. Chaque nation s'oublie un mo- « ment pour songer à la France hospitalière, glorieusement pri- « vilégiée qui l'accueille à ces audiences royales.

« Ceux qui voient Lourdes pour la première fois semblent rê- « ver. Les jours sont faits d'un enchantement qui bouleverse « l'esprit et enlace le cœur. Les incrédules s'y agenouillent. La « puissance de la Vierge y plane, si présente, que chacun tres- « saille de sa chaleur et s'émerveille de sa beauté. »

C'est ce lieu béni que nous irons voir. C'est devant cette grotte que nous irons supplier la Vierge de nous éclairer, de nous montrer la bonne voie pour conquérir tous les cœurs des travailleuses. C'est devant cet autel que nous demanderons à la Vierge de pouvoir faire du bien à nos sœurs de travail, de les aider et d'être de bonnes messagères.

Préparons-nous à l'avance. Economisons sou par sou, afin que dans quatre mois nous ayons la somme nécessaire à ce voyage. Des réductions importantes nous seront consenties, et tous les renseignements utiles paraîtront sur le *Carillon* prochain.

Pensons-y et donnons nos adhésions au plus tôt à la Ruche.

GABY.

Chômage ?

Depuis deux mois quel changement dans l'appartement qu'occupent, avec leurs trois enfants, Jean N..., le vaillant travailleur de la grande usine et sa charmante épouse ! La joie, l'abondance, le bonheur de cette famille ont baissé un peu plus chaque jour, ont fini par disparaître ! Aujourd'hui, au lieu des rires, des chants, des bavardages aussi gracieux qu'ininterrompus, c'est le silence, la tristesse : les figures se sont, semble-t-il, couvertes d'un voile de deuil ; le goûter des petits a été supprimé, et dans les repas, c'est à peine si chacun reçoit une très légère portion ; on se couche plus tôt, on se lève plus tard ; les habits autrefois propres, pimpants se ternissent, ne sont plus lavés, c'est la misère ! ! !

*
* *

Tous ces changements, mais surtout : la mauvaise humeur continuelle du père, les yeux rougis par les larmes abondantes que ne cesse de verser, sur sa figure qui s'amaigrit, s'anémie, la maman aimée, tout cela préoccupe les petits ; quand ils ont quitté comme honteux et n'osant pas, le foyer naguère si gai, ils s'essayent à comprendre, ils cherchent instinctivement la cause de tout cela. En se rendant à l'école, d'autres enfants, fils eux aussi de travailleurs, marquent le même changement. Et voici que Marie, la plus grande de toutes celles qui vont à la même école, a prononcé un grand mot ; elle a dit : « c'est le malheur partout, il y a du chômage ». « Le chômage, qu'est-ce que c'est donc que cette méchante chose ou ce vilain monsieur qui fait pleurer maman, qui fait se fâcher papa, qui rend si triste, qui éteint le feu, nous prive de lumière, vole non seulement les petites gâteries, mais même le pain et les aliments ? »

Ce mot terrible et mystérieux de chômage que la grande Marie avait prononcé, nos petiots l'ont entendu depuis lors très souvent. Souvent, ils ont rencontré avec leur père, d'autres ouvriers de la grande usine qui n'allaient plus au travail et dont la face s'était rembrunie, était devenue méchante ! ils ont entendu d'autres gens qui disaient : « Ce sont des chômeurs ! » Souvent ils ont trouvé sur le seuil de la porte de la maison où était leur appartement d'autres femmes tristes comme leur mère et désœuvrées comme elle. Et de ces femmes aussi on a dit : « Ce sont des chômeuses ». Chômage, chômeurs, chômeuses, ces quelques syllabes obsèdent les oreilles des enfants.

C'est donc parce qu'il y a du chômage, parce que leur père est un chômeur, que la mère est une chômeuse, que tous ces malheurs sont arrivés...

*
* *

Ils ont appris lentement ce que c'était que le chômage !... On leur a dit que dans les ateliers où travaillaient le père et la mère, de grandes pancartes s'étaient succédées ; les unes avertissaient les travailleurs qu'il n'y aurait que cinq jours de travail par semaine et donc cinq jours de salaire ; les autres avaient dit que les cinq jours étaient réduits à trois ; enfin, une dernière affiche avait été apposée devant la porte de sortie de beaucoup d'ateliers et usines, de presque tous... Il y était écrit dessus : « Par suite des circonstances économiques, la Direction, à son grand regret, est obligée de faire cesser tout travail. Dès que la reprise sera possible, le personnel sera prévenu. » Les portes des ateliers avaient ensuite été fermées.

Les trois petits ont compris, pas de travail..., pas de salaire..., la misère ! c'est le chômage !

Dans son lit minuscule, André ne veut pas s'endormir ; on voit continuellement ses lèvres remuer ; la mère inquiète s'approche et lui demande pourquoi il ne dort pas et André, le numéro 2 des trois, répond en embrassant sa maman : « Je prie, et je prie de toutes mes forces le *Bon Petit Jésus* pour qu'Il nous donne du travail à papa et à toi, et qu'il n'y ait plus jamais une chose si vilaine : *Le Chômage !*...

LE DÉMOPHILE.

Service des Chômeuses

Jeunes, saviez-vous ce que le Syndicat peut faire pour les chômeuses ? Il se pourrait que la plupart de vous l'ignorent ; aussi vais-je essayer de vous en donner un aperçu.

Le bureau de placement est le premier secours qu'offre le syndicat, mais lorsqu'il y a crise générale les places sont rares ; aussi le syndicat doit-il recourir à d'autres moyens pour venir en aide aux chômeuses.

Le syndicat peut créer une *Caisse de chômage*.

Chaque travailleuse, en temps ordinaire, verse tous les mois une toute petite somme au Syndicat ; celui-ci peut alors donner une allocation journalière à chaque chômeuse.

Mais direz-vous, le syndicat ne peut donner beaucoup à chaque chômeuse surtout si elles sont nombreuses. C'est vrai..., aussi est-ce pour cela qu'il organise des *Ateliers de chômage*, où les ouvrières sans travail peuvent faire de petits travaux fort simples à la portée de toutes.

Il y a aussi une autre sorte de chômage, qui celui-là se reproduit tous les ans, c'est la morte-saison, surtout sensible

pour les métiers féminins de la couture ; là, encore, les syndicats chrétiens ont fait de belles choses ; ils ont passé des contrats avec les patrons, dans lesquels ceux-ci s'engagent à répartir leur travail, de façon que la morte-saison soit la plus réduite.

Par ce moyen, on est arrivé à Paris, à n'avoir qu'un mois de morte-saison où auparavant il y en avait cinq.

Vous voyez Jeunes, tout le bien que nos Syndicats de La Ruche peuvent apporter aux travailleuses. A nous les Jeunes de les faire connaître, aimer autour de nous, dans nos bureaux, nos ateliers, nos familles...

F. Sahun.

Congrès Annuel de la Ruche

Le dimanche 3 avril, nous avons eu le plaisir de nous réunir avec nos aînées pour asssister au Congrès Annuel de La Ruche, présidé par M. Poimbœuf, de Paris.

Là, par le compte rendu d'une année de travail, nous avons compris tout le bien que peut faire notre Ruche, tant dévouée à ses Abeilles, auxquelles elle donne sans compter un miel si doux, si parfumé, si réconfortant.

Beaucoup se disent de La Ruche : on aime à dire que l'on est une abeille... Mais je pense avec tristesse, que notre Ruche est encore trop méconnue, non seulement, par ceux qui ignorent son existence, ou par ceux qui en entendent parler avec indifférence, ne sachant pas tous les avantages qu'elle procure aux travailleuses, mais bien, hélas ! par quelques-unes de ses abeilles.

Pourquoi y en a-t-il qui oublient :

1° Ses cours commerciaux, Astier et de perfectionnement, qui réunissent une moyenne de 300 élèves, qui lui ont fait l'honneur de mériter l'année passée, 50 diplômes officiels ; pourquoi les Abeilles oublient-elles que là, de bons professeurs, ayant conscience de leur tâche, aiment leurs élèves, ne songent qu'à leur faire comprendre que l'avenir est à elles, que c'est à elles de faire encore meilleur ce miel qu'elles aiment tant.

2° Que les syndiquées peuvent s'instruire encore par les Cercles d'études dirigés par des Messieurs compétents.

3° Que notre Syndicat nous offre aussi une bibliothèque, ou les meilleurs livres sont à notre disposition.

4° Qu'un bureau de placement cherche et procure aux Abeilles des places sérieuses.

5° Qu'un service de chômeuses est organisé, et cette année a procuré du travail à de nombreuses syndiquées.

6° Que des bourses de vacances sont distribuées aux malades nécessiteuses.

7° Que pour les Abeilles ne pouvant aller déjeuner chez elles, il y a encore à notre Ruche un restaurant, où pour un prix très minime (3.50) elles peuvent manger dans un milieu sympathique.

Eh bien ! Jeunes, tout ce que je viens de vous dire, vous le saviez peut-être, mais lisez-le bien, comprenez, et alors, c'est avec assurance que vous serez heureuses de faire connaître cette Ruche ; vous le devez, c'est votre devoir, il le faut ; nous avons confiance en vous, à vous est l'avenir, il y a tant de bien à faire. A l'œuvre ; un jour, vous sera doux le peu de bien que vous aurez pu faire : allons, les Jeunes, nous comptons sur vous ; La Ruche est grande, grâce à vous, elle le sera davantage !

M. Laneuse.

Un peu de Français

Ne dites pas :	Mais dites :
Je me suis en allé, ils se sont en allés.	Je m'en suis allé, ils s'en sont allés.
Je m'en rappelle.	Je me le rappelle.
La chose que je parle.	La chose dont je parle.
Le pays dont je viens.	Le pays d'où je viens.
C'est une maison conséquente.	C'est une maison importante.
Cette rue est passagère.	Cette rue est passante.

Ne contribuons pas à la vie chère

Quand j'étais enfant — Dieu ! comme c'est loin ! — un brave homme venait les jours de foire installer sa boutique ambulante devant la porte de ma maison. La boutique comportait uniquement une table, des balances, des poids qui, je l'espère, étaient justes, et un fromage.

Un fromage qui pesait bien quatre-vingts kilos ; sans doute un « gruyère » ou un « cantal ». Ah ! le beau fromage que c'était là !

Mon homme, avant l'arrivée des clients, coupait son fromage en trois. Sur un tiers il fichait une étiquette, 0,90, sur l'autre, 1,05, sur le troisième, 1,20 — prix d'avant-guerre, comme vous voyez.

Et l'on pouvait alors assister à une bien amusante comédie. Les commères goûtaient successivement, d'un air entendu et recueilli, les trois « qualités » du même fromage et déclaraient tout net que la « qualité » à 1,20 était notablement supérieure.

Le bonhomme avait le sourire comme vous pensez. Et quand la sorte à 1,20 était épuisée, il la renouvelait — en changeant l'étiquette. — En somme, la crédulité jobarde aidant, il liquidait au prix fort les trois fromages qui n'en étaient qu'un.

Bonnes gens qui vous plaignez de la vie chère — et vous avez bien raison — souvenez-vous de l'histoire du fromage que je viens de vous conter. Elle est de tous les temps et de tous les lieux. Il y a toujours eu et il y aura toujours des gens qui, même en vendant autre chose que du fromage, sauront « faire leur fromage ». Inutile de les y aider.

Z.

Concours de la Chambre des Métiers

Ce concours a été fixé au mois de juin. Il aura lieu un samedi pour les ouvrières brodeuses et lingères, ainsi que pour les employées (sténographie, sténotypie, dactylographie) ; et un jeudi pour les apprenties.

Il faudrait que les Jeunes passent nombreuses ce concours et montrent qu'elles sont des professionnelles de valeur.

On peut se faire inscrire et demander tous renseignements à La Ruche.

La boite aux lettres

Dominique. — Demande si un patron a le droit de faire faire des heures supplémentaires sans les payer. Et s'il n'y a personne qui s'occupe de l'hygiène dans les ateliers. Dans certains, on ne devrait pas permettre le travail tant il est fait dans des conditions déplorables, sans air, ni lumière du jour.

*
* *

Par heures supplémentaires, il faut bien entendre les heures de travail qui s'ajoutent aux 48 heures réglementaires de la semaine, et non celles venant en remplacement d'un jour férié, par exemple.

Un patron, s'il fait faire des heures supplémentaires, DOIT LES PAYER.

En ce qui concerne l'hygiène, il y a l'Inspection du Travail. Si vous connaissez des ateliers où le travail se fait dans des conditions inacceptables, il est de votre devoir de les signaler à la Ruche, afin qu'elle puisse y faire envoyer l'Inspectrice du Travail. Il est bien entendu que les patrons ou patronnes de ces ateliers ignorent qui a envoyé chez eux l'Inspectrice, et que vous ne serez pas mise en cause.

PETIT COURRIER

Fermeture des magasins le dimanche

Homo-Sum. — Allons zim-boum, dire de ne rien acheter le dimanche, c'est très bien ; mais c'est bon pour ceux qui font la journée de 8 heures ou la semaine anglaise. Hélas ! il en est encore qui sont obligés de faire des heures supplémentaires, qui ne peuvent obtenir de permissions pour faire leurs achats. Ceux-là, comment voulez-vous qu'ils fassent s'il n'y a pas de magasins ouverts le dimanche ? Vous voyez donc qu'avant d'obliger les patrons à fermer leurs magasins le dimanche il y a autre chose à faire.

Silencieuse. — Oui, je reconnais que la fermeture des magasins le dimanche est une très bonne chose. Patrons et ouvriers ont droit à la vie de famille, et au temps nécessaire à l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Il est regrettable que tous ne le comprennent pas. Et peut-on l'imposer au patron (ne faisant pas travailler ses employés le dimanche) qui se refuse, lui, à se reposer ce jour-là ? C'est le système de la force alors qu'il faudrait employer. Et la liberté ? — Pour moi, je ferai ce que je pourrai pour le faire admettre à ceux qui sont réfractaires à cette idée, mais il me semble qu'une loi les *obligeant* ne serait pas juste.

Yolaine. — Nemrod a raison ; les magasiniers devraient fermer le dimanche. S'ils ne le font pas, c'est souvent la faute des clients. Jeunes, pensez un peu que les coiffeurs eux aussi ont droit au repos dominical, et n'attendez pas au dimanche pour faire onduler vos cheveux.

Cent rang qu'une. — Avec vous, Nemrod. Dieu a créé 6 jours pour travailler et 1 jour pour se reposer. Après 6 jours bien employés, les magasiniers comme les autres ont besoin de se reposer. Pour que tous les petits patrons ferment, il faudrait une entente, afin qu'ils ne se portent pas tort. Cela arrivera-t-il ? Enfin, en ce qui nous concerne, nous avons le devoir de ne rien acheter le dimanche.

Flouette. — Au sujet de la vie de famille, il est à remarquer qu'elle n'existe pas assez. Et d'ailleurs, voyez dans les familles où l'on se repose le dimanche, souvent les enfants passent leur journée au patronage. Alors, ils sont tout autant séparés de leurs parents que s'ils travaillaient. Ne trouveriez-vous pas mieux qu'ils restent chez eux au lieu d'aller au patronage ? Jeunes, répondez, voulez-vous ?

*
* *

CALENDRIER DES JEUNES

Dimanche 8 mai. — Réunion du groupe des Jeunes. A 2 heures, Cercle d'Etudes : « Le Chômage » par Mlles Rode et Laneuze. A 3 h. 30, Promenade.

Réponse au Concours n° 8

Croyez-vous que la semaine anglaise offre des avantages aux travailleurs ? Lesquels ?

Jeunes : Mlles M. Pradoux, 3 points ; J. Arcurus, 3 points.

Elèves et anciennes des cours commerciaux : Mlle L. Guignet, 4 points.

EXTRAIT DE LA REPONSE PRIMÉE :

1° *La semaine anglaise rend plus complet le repos du dimanche :* En effet, le repos du dimanche ne peut être complet s'il n'est pas précédé du repos du samedi après-midi. Le samedi, la travailleuse met de l'ordre dans la maison (faire le ménage a fond, réparer les vêtements, acheter des provisions) et le dimanche peut être vraiment consacré à l'accomplissement des devoirs religieux et à la vie familiale.

2° *La semaine anglaise permet à l'ouvrier de se perfectionner.* Cours de perfectionnement, lectures.

L. GUIGNET.

*
* *

En deux mots...

Il faut dans une femme que la vertu habite son cœur, que la modestie brille sur son front, la douceur découle de ses lèvres, le travail occupe ses mains.

*
* *

On peut tailler une œuvre d'art dans le bois le plus grossier, et faire de la plus humble vie un chef-d'œuvre de beauté morale.

*
* *

Carnet Familial

Le 25 Avril a été célébré en l'église Saint-Nicolas, le mariage de notre compagne, Mademoiselle Jourde.

Nous adressons aux nouveaux époux, nos félicitations et meilleurs vœux de bonheur.

La Gérante : Mlle LABADIE.

IMP. COOPÉRATIVE, 12, RUE ST-SIMÉON, BORDEAUX

N° 19 Justice et Charité Juin 1927

Le Carillon des Jeunes

Bulletin Mensuel
des Pupilles et des Jeunes Syndiquées de "La RUCHE"
Direction et Administration : 34, Rue de Grassi - BORDEAUX

Promenade annuelle

Le 12 juin aura lieu notre promenade annuelle. Nous irons à La Tresne, dans une propriété magnifique d'où l'on a un point de vue superbe.

N'est-ce pas une grande joie pour nous les Jeunes, de nous revoir et de passer ensemble une journée entière ? Journée où nous pourrons rire, courir, jouer en pleine liberté. Jounée qui sera d'autant plus agréable qu'en juin la campagne est fort belle, qu'elle est dans tout l'éclat de sa beauté et que les jours étant plus longs, le plaisir dure davantage.

Le départ aura lieu à **sept heures,** de la Ruche. Les Jeunes ayant obtenu une réduction de tarif, le voyage se montera à **1 fr. 60** (aller-retour).

A 10 heures, Messe à La Tresne.

A midi, repas sur l'herbe.

Dans l'après-midi, nous interromprons nos jeux pour le Cercle d'études qui se fera en plein air. Mlles Brunaud et Argote traiteront des « Vacances »... et jusqu'au soir, nous reprendrons nos jeux et nos rires !

Mes sœurs, venez nombreuses, amenez vos amies, amenez les jeunes travailleuses que vous connaissez et qui sont comme vous, avides de grand air. Quelles viennent avec vous, connaître le Groupe et l'aimer. Qu'elles deviennent comme vous des abeilles besogneuses.

Jeunes ! n'oubliez pas cette date et faites-vous inscrire à La Ruche avant le 8 juin.

Venez nombreuses, nous vous attendons !

GABY.

Sur le vif

Un intérieur ouvrier. — La femme met le couvert ; le mari entre.

Elle. — Bonjour Paul, tu arrives bien tard ?

Lui. — Oui, le patron m'avait demandé d'aller voir une petite réparation en m'en allant.

Elle. — Ah ! à propos, on est venu pour encaisser ta cotisation du Syndicat ; ma fois, je ne l'ai pas payée, c'est de l'argent gaspillé, surtout que c'est maintenant deux francs par mois.

Lui. — Je sais qu'on l'a augmentée depuis la dernière réunion ; j'ai lu ça dans la « Voix Sociale ». Tu aurais dû payer.

Elle. — Encore ? Et tu crois que nous n'en avons pas assez : les impôts, le gaz, le propriétaire et la vie qui augmente. Et puis tu n'en a pas besoin du Syndicat ; tu as une bonne place, et ce n'est qu'un prétexte à réunions.

Lui. — Mais je n'y vais jamais.

Elle. — Justement ! tu vois bien que cela ne t'intéresse pas.

Lui. — Pourtant, les camarades, la solidarité...

Elle (agacée). — ... des mots ! et ça ne t'a jamais rien rapporté.

Lui (conciliant). — Tu as peut-être raison ; ne paie pas.

SIX MOIS APRÈS

Le mari rentre. — La femme est assise près de la table, la tête dans ses mains.

Elle. — Alors ?

Lui. — Rien, rien, je suis allé partout ; c'est la crise de chômage ; on renvoie, on n'embauche pas. Que faire ?

Elle. — Pourtant, tu avais une bonne place !

Lui. — Oui, mais le patron est mort ; son fils a mangé l'héritage et ça été la liquidation juste au moment où la crise de chômage menaçait notre corporation. Que faire ?

Elle. — Notre voisin le Louis a plus de chance que toi. Il n'est resté que quelques jours sans travail et sa femme me disait que pendant ce temps il avait touché une indemnité de son Syndicat qui, d'ailleurs, lui a trouvé une place depuis...

Lui. — Il était du même Syndicat que moi, mais tu n'as pas voulu que je continue.

Elle. — Moi ? dis donc que c'est toi qui n'as pas voulu, tu disais que cela ne t'intéressait plus.

Lui. — Allons ne renverse pas les rôles, tu sais très bien que c'est toi ?

((Is se disputent). — On frappe. — Entre le voisin Louis.

Louis. — Bonjours Messieurs-Dames. Quoi qu'il y a ? Ça barde ?

Lui. — Bonjours Louis, ça va ? Tu as du boulot, toi ?

Louis. — Oui, et justement hier soir, au Syndicat, on parlait de toi ; des copains demandaient pourquoi tu ne venais plus. Il y a une place libre qui t'irait comme un gant. C'est pas ta partie, mais en attendant que la crise passe ?

Elle. — Quelle chance ! Merci, monsieur Louis.

Lui. — Tu vas vite ! Mais je n'en suis plus du Syndicat, j'ai pas payé ?

Elle. — J'irai demain mettre tes cotisations à jour et demander l'adresse de la place.

Lui. — C'est dans le malheur qu'on apprécie la solidarité et l'amitié. Louis, tu peux être sûr que je serai désormais un fidèle syndiqué. Mais voudra-t-on de moi ?

Louis. — Bien sûr ! La devise d'un Syndicat chrétien n'est-elle pas : Action et Charité ? Viens, tu seras le bienvenu ; mais que cela te serve de leçon, car si tout le monde avait fait comme toi...

Lui. — Oui ! sois certain que je ne recommencerai pas. Quand on n'a pas besoin soi-même du Syndicat, il faut penser aux autres, et puis, dans la vie, on peut un jour être aussi dans le malheur et les autres pensent à vous.

Marcel PERROT.

Vacances !

Le chômage c'est le repos forcé, qui enlève le salaire de chaque jour et avec lui le pain dont on a besoin pour vivre...

Mais il est un autre repos plus doux ?... les Vacances ! ! jours agréables où l'on va cueillir de la santé et du soleil à la mer, à la campagne, à la montagne !

Jours bien sombres aussi, quand faute de ressources, on ne quitte pas la ville avec ses poussières malsaines, son bruit énervant...

Le Syndicat ne pense pas seulement aux ouvrières chômeuses, comme dit l'histoire qui précède, mais il s'intéresse aussi aux ouvrières en vacances.

Affectueusement, il leur ouvre les portes de ses **Maisons de repos,** ou bien, comme à La Ruche, il distribue des Bourses de Vacances.

Jeunes, aidez La Ruche. Désignez-lui celles de vos compagnes auxquelles une bourse de vacances serait nécessaire.

La Ruche ouvre toute grande son escarcelle et accueillera les demandes avec bienveillance.

Vers Lourdes

Je reviens sur l'annonce parue dans le dernier « Carillon » de mai. Le prix du voyage pour Lourdes, y compris les frais, sera **de 150 francs,** départ vendredi soir 12 août, retour mardi matin 16 août.

Jeunes, ne manquez pas de venir à Lourdes, de venir voir cette cité merveilleuse où chaque année s'opèrent des miracles, Venez toutes vous agenouiller devant cette grotte bénie et y chercher le réconfort, la lumière et la paix.

Peut-être l'an prochain, n'aurez-vous pas l'occasion d'y venir ? La laisserez-vous passer cette année ?

Allons, les Jeunes, du courage, accumulez dans votre bas de laine, les petites économies que vous faites chaque jour. Il reste trois mois devant vous. Sachez vous priver de quelques petites choses superflues et venez à Lourdes.

Sœurettes, écoutez ! Le Carillon sonne ! l'entendez-vous égrener dans l'air ses notes de cristal ! le son est doux, c'est comme une prière ! Lui aussi, veut que les Jeunes aillent à Lourdes et les appelle en faisant vibrer dans l'air des sons mélodieux.

Oh ! Jeunes ! le laisserez-vous carillonner avec indifférence, le laisserez-vous jeter son dernier son comme une plainte étouffée ? A son appel, vraiment, resterez-vous sourdes ?

Allons, mes Sœurs, répondez à cette voix aimée, venez nombreuses à Lourdes le 15 août et donnez vos adhésions au plus tôt.

Venez, amies les Jeunes, venez !

GABY.

Un Ami des Jeunes

Ayant appris le mariage tout prochain de M. Royer, nous tenons à lui dire avec quelle joie nous avons accueilli l'heureuse nouvelle.

Il nous est doux d'exprimer nos souhaits de bonheur à celui qui a toujours si généreusement accepté de diriger à maintes reprises notre Cercle d'études, mettant à notre service, avec son temps et son dévouement, sa compétence et ses lumières. Nos vœux sont d'autant plus ardents que M. Royer doit les partager avec Mlle Cabassut, bonne militante de notre Ruche, particulièrement connue et aimée des Jeunes. Et nos cœurs s'unissent pour demander à Dieu de bénir ce foyer chrétien.

Aux futurs époux, nous redisons ici notre sympathie et nous espérons que M. Royer et Mlle Cabassut resteront encore des amis de notre Groupe.

LE BUREAU.

Expliquons-nous

Alberte. — Ma chère Marie, je vais te paraître un peu ridicule, mais je suis comme ces spectateurs naïfs des représentations foraines, auxquels le prestidigitateur annonce : « plus vous regarderez, moins vous verrez ».

Marie. — Tu m'étonnes !

Alberte. — C'est pourtant comme ça. Il y a un mois, pour le 1er mai, je me suis arrêtée devant des affiches qui annonçaient la fête du travail, et invitaient les ouvriers à s'unir.

Marie. — A s'unir pour travailler dans de meilleures conditions ?

Alberte. — Bien sûr... et aussi pour protester énergiquement contre des choses auxquelles je n'ai rien compris.

Marie. — Et qui peut-être n'avaient rien à voir avec le métier et la profession ?

Alberte. — C'est vrai, et puis la semaine dernière, j'ai vu d'autres affiches, annonçant une autre fête du travail, où il n'était pas question de protester contre qui que soit et qui débutait par une messe à la Cathédrale.

Marie. — Alors ?

Alberte. — Alors, je ne sais plus où est la fête et où est le travail.

Marie. — La fête, elle est dans le cœur de tous ceux qui ont des raisons de se réjouir et le travail est partout où l'activité humaine s'exerce pour assurer le bien commun.

Alberte. — Mais pourquoi deux manifestations semblables ?

Marie. — C'est que justement, elles ne se ressemblent pas. Dans la première, celle du 1er mai, on représente le travail comme une corvée insupportable, on ne s'occupe que d'intérêts matériels, on veut donner aux travailleurs la suprématie sur les autres catégories de citoyens, et cela par tous les moyens, même par la lutte et par la révolution, au risque d'entraîner les les pires désordres et la misère. Dans l'autre, celle du 22 mai, on donne au travail son véritable caractère, on exalte la dignité du travailleur, on enseigne non pas la haine mais l'amour, et on puise dans la morale chrétienne la force nécessaire pour établir entre les hommes des rapports plus justes et plus fraternels.

Alberte. — Alors, le travail, ce n'est pas la même chose pour tout le monde ?

Marie. — Hélas ! non, aussi voulons-nous, parce que catholique, l'organiser chrétiennement.

Alberte. — Comment cela ?

Marie. — Je te le dirai la prochaine fois...

PETIT COURRIER

Fermeture des magasins le dimanche

Silencieuse à Homo Sum. — Bien sûr, il y en a qui n'ont pas la semaine anglaise ; mais alors elles ne font que 8 heures par jour, et elles ont du temps pour acheter dans les grands magasins ; elles peuvent encore bien plus faire leurs achats dans les petits magasins tenus par le patron travaillant seul, car ils sont ouverts plus longtemps que les autres. Quant aux ouvrières faisant des heures supplémentaires, qu'elles se syndiquent donc ! et d'ailleurs cela ne se produit jamais continuellement ; et si une semaine elles ne peuvent faire d'achats, elles se rattrapent la semaine suivante. Vous dites qu'avant de s'occuper de la fer-

meture des magasins le dimanche, il y a autre chose à faire. Quoi donc ? Que voulez-vous dire ?

Nemrod à Silencieuse. — Certes, voter une loi qui « obligerait » les petits patrons à fermer le dimanche serait porter atteinte à leur liberté individuelle. Mais en travaillant le dimanche, ne méconnaissent-ils pas eux-mêmes des lois sacrées : lois divines... devoirs familiaux et sociaux... De plus, ne pratiquent-ils pas une concurrence déloyale faisant germer autour d'eux la jalousie et le mécontentement ?... une concurrence capable, si aucune loi ne vient jamais l'abolir... de renverser dans un temps plus ou moins long le repos dominical en diminuant tous les jours le nombre de ses partisans ?...

Chaque loi, comme chaque chose imposée par les hommes, a pour but le « mieux-être » de l'individu et de la société. Il ne faut pas oublier que nous sommes solidaires les uns des autres. Si « l'individu » veut, au nom d'une liberté que je ne lui conteste pas, agir selon sa fantaisie et que son acte entraîne une répercussion fâcheuse dans la société... si, preuves en mains, il refuse de comprendre et de s'incliner... ne trouvez-vous pas juste que la loi venant réfréner cette liberté individuelle en « obligeant » à faire par la force ce qui aurait dû être fait généreusement ?

Nemrod à Homo Sum. — Qu'y a-t-il donc à faire d'après vous « avant d'obliger les patrons à fermer leurs magasins le dimanche ? »

Pâquerette à Silencieuse. — Je suis de votre avis ; on ne peut obliger les patrons dont vous parlez. On dit qu'ils portent tort aux autres ; eh bien, que voulez-vous, tant pis. Serait-il juste d'interdire au riche commerçant d'apposer de grandes affiches qui sûrement portent tort au petit magasin qui est à ses côtés, et qui n'a pas les moyens de se faire de réclame ? Il me semble que c'est la même chose.

A Flouette. — Quoique les enfants aillent au patronage, la vie de famile existe un peu plus chez eux le dimanche. Par exemple, on prend les repas ensemble, on cause plus longuement, quelquefois on reçoit des amis, on fait des visites et quelques sorties tous réunis, ce qui est impossible la semaine. Le patronage est utile pour la formation morale de ceux et celles qui y vont ; trop souvent, en effet, les parents sont incapables ou n'ont pas le temps de s'occuper de l'instruction religieuse de leurs enfants. Qui le ferait, s'il n'y avait pas les patronages. Et il est beaucoup de parents qui laisseraient leurs enfants sur la rue ou libres de s'amuser avec n'importe qui. Pour ceux-là, le patronage sera toujours nécessaire. Mais il est bien vrai que les parents qui peuvent s'occuper de leurs enfants, sortir avec eux, les surveiller, feraient bien mieux de les garder que de s'en débarrasser en les envoyant **toute la journée** au patronage.

Yayo à Flouette. — J'aime le patronage. Beaucoup d'enfants y ont trouvé une formation morale et religieuse que malheureusement chez eux, on était incapable de leur donner. Beaucoup de jeunes filles y ont trouvé la force morale nécessaire à leur

vie de travail. Combien de parents d'ailleurs ne sortent pas le dimanche ? Que feraient les enfants ?... Et puis, il est facile de tout concilier, le patronage ne retenant pas nécessairement le dimanche entier. Non ! le patronage ne peut pas détruire la vie de famille, il la resserre plutôt, si j'ose dire, en rendant meilleure et plus forte l'âme des enfants.

*
* *

Françoise ! Allo ! allo ! les « girls » du courrier. Voulez-vous de moi pour camarade ? Je suis nouvelle. Je me présente : 18 ans, dactylo, un tas de défauts, 3 qualités : franchise, simplicité et aplomb. Mais oui, vous avez bien lu, de l'aplomb. Je trouve que c'est une qualité indispensable pour une jeune fille moderne.

Avoir de l'aplomb, c'est oser être soi-même, quelle que soit la circonstance qui se présente ou la personne avec qui nous sommes. C'est dire toujours ce que l'on pense, sans détour, agir selon cette même pensée. C'est encore avoir de la présence d'esprit, ne pas se laisser déconcerter. Autrefois j'étais un modèle de timidité. Je me serais fait couper en petits morceaux, plutôt que de contrarier une personne en qui je sentais les idées différentes aux miennes. Le contact de jeunes filles américaines m'a appris à la laisser de côté, et vous ne pouvez vous imaginer combien cette nouvelle disposition me sert. Ainsi au bureau je suis correcte avec mes camarades mais « je ne me laisse pas faire », je défends mes droits. Je défends encore plus mes idées, comme vous le pensez. Pourquoi tairais-je ma façon de voir ? Et puis je trouve amusantes ces petites discussions. Si la lumière ne jaillit pas toujours, du moins on a la satisfaction d'avoir tourné le commutateur ! Et il n'y a pas qu'au bureau que je fais ainsi. Au syndicat, je fais de même. J'y vais pour m'instruire, pas vrai ? alors à quoi me sert d'avoir des idées pour les laisser derrière ma tête ? Si elles sont fausses, on me le démontre, et si elles sont justes, ça fait du bien aux autres de les entendre. Mais j'ai horreur de cette immobilité intellectuelle qui consiste à regarder « passer les idées des autres » ou à les faire siennes sans plus. Suivant ma conscience, j'y mets un peu d'huile, ou du vinaigre et même un peu de sel parfois.

Et vous, que pensez-vous de « l'aplomb » ainsi compris. En avez-vous ? Toujours ? ou bien seulement quelquefois ? Etudiez-vous et répondez-moi nombreuses. Je suis curieuse d'avoir votre avis.

Concours Annuel

Voilà les vacances, et le « Groupe des Jeunes » prépare son Concours de fin d'année.

Le sujet sera choisi parmi ceux qui ont été traités à nos Cercles d'Etudes, au cours de l'année : Le Repos dominical, la

Journée de huit heures, le Chômage, les Vacances. Il n'en sera que plus facile, et vous fera revoir quelques lois sociales.

Faites ce Concours et préparez-vous ainsi à devenir de bonnes militantes. Vous trouverez à la Ruche des documents simples, faciles, complets.

Vite, mettez-vous à l'œuvre ; le concours aura lieu en juillet, mais pensez-y dès maintenant, revoyez les quatre questions ci-dessus nommées ; car c'est un tirage au sort, qui fixera définitivement le sujet.

Le Concours de l'année dernière a été un véritable succès, cette année, il le faut encore plus grand et plus complet.

La date du Concours, et tous autres renseignements complémentaires, seront donnés sur le prochain « Carillon ».

CALENDRIER DES JEUNES

Le dimanche 12 juin : Cercle d'Etudes, « Les Vacances », par Mlle Bruneau. — Le Cercle d'Etude aura lieu au cours de notre promenade à La Tresne (voir article page 1).

Carnet Familial

Le 2 juin a été célébré en l'église Saint-Bruno le mariage de Mademoiselle Trémont, ancienne compagne, que sa majorité a classée parmi nos aînées.

Nous adressons aux nouveaux époux, nos félicitations et meilleurs vœux de bonheur.

En deux mots...

BONTÉ

Je leur conte la vie, et que, dans nos douleurs,
Il faut que la bonté soit au fond de nos pleurs
Et que dans nos bonheurs et que dans nos délires
Il faut que la bonté soit au fond de nos rires,
Qu'être bon c'est bien vivre, et que l'adversité
Peut tout changer d'une âme, excepté la Bonté.

Victor HUGO.

La Gérante : Mlle LABADIE.

IMP. COOPÉRATIVE, 12, RUE ST-SIMÉON, BORDEAUX

N° 22 Justice et Charité Octobre 1927

Le Carillon des Jeunes

Bulletin Mensuel
des Pupilles et des Jeunes Syndiquées de "La RUCHE"
Direction et Administration : 34, Rue de Grassi - BORDEAUX

RETOUR....

Les vacances sont finies. Octobre ramène chacun à ses occupations. Pour beaucoup, ce retour au travail est dur, pénible, et on pense non sans tristesse aux longs mois qui s'écouleront sans apporter un de ces bons moments de franche camaraderie dont on est si heureux de se souvenir aux heures d'ennui.

Quelle différence avec nous, Amies les Jeunes, qui entendons sans cesse résonner à nos oreilles les notes si joyeuses de notre Carillon ! Les vacances pour nous ont été agréables, mais le retour, loin de notre attrister, nous a remplies d'une joie profonde à la pensée de nous retrouver ayant toutes au fond du cœur le même amour de notre groupe et le désir de le voir de plus en plus prospère.

Quelle heueuse nouvelle nous annonce sa voix ! Amies les Jeunes, l'avez-vous entendue ?...

C'est donc bien vrai ? Mais oui ! Avant de reprendre le travail ou l'étude, il va nous être permis de retrouver cet appui moral nécessaire à l'accomplissement de notre devoir quotidien et c'est le **9 octobre** que nous allons nous retremper dans l'atmosphère si gaiement fraternelle de la Ruche. A la joie d'être ensemble, viendra s'ajouter le plaisir de passer une journée agréables dont le programme est si attrayant ! En voici d'ailleurs le détail :

A 2 heures, à La Ruche : Cercle d'études dirigé par M. Bouchet. Le rapporé présenté par Mlle H. Goincourt, traitera des « **Jeunes au Bureau et à l'Atelier** ».

A 16 heures, Monsieur Royer présidera la distribution des prix du concours annuel d'éducation sociale. Les jeunes filles ayant participé au Concours recevront les récompenses méritées par leur travail.

La bonne volonté chez nous ne faisant pas défaut, quelques jeunes nous ont assuré leur concours. Leurs chansons et leurs monologues apporteront l'entrain et la gaieté si chère à notre Groupe.

Pour, pour terminer, d'intéressantes **projections** ajouteront un charme de plus à cette journée.

Amies les Jeunes, profitons de l'occasion qui nous est offerte, amenons à La Ruche, le **Dimanche 9 Octobre** le plus grand nombre de nos compagnes et efforçons-nous de les intéresser à notre bonne cause.

Jeunes des Sections, répondez aussi à notre appel, accourez nombreuses, pour que toutes, dans un élan unanime, nous commencions dignement une année de travail qui aura pour but de développer d'une manière plus intense la vie de notre Groupe.

P. R. A. B.

SABOTAGE

Le 2.135 — train de luxe — file dans la nuit.

Il marche à cent kilomètres, traversant les stations comme une trombe mêlée de tonnerre.

Il s'avance, formidable, et le siflet de sa puissante locomotive se répercute à travers les campagnes endormies.

Le mécanicien est un garçon courageux, plein de sang-froid, qui connaît soi métier.

Mais les meneurs socialistes lui ont chauffé la cervelle.

Aussi, tout en surveillant la ligne, il ressasse dans son esprit les phrases du discours qu'il a entendu la veille à la réunion de la C. G. T.

« Les capitalistes, les bourgeois, nous sucent, se disait-il. En que font-ils ?... Ils doment mollement, sur leurs coussins de première.. Fainéants, va !... »

Et nerveusement, le mécanicien examine ses manomètres.

— Pendant qu'ils dorment, continue-t-il, j'ai leur vie entre les mains... Si je voulais ! comme je les réveillerais !

Une sinistre tentation lui traverse l'esprit... La nuit, les tentations sont toujours plus pressantes, l'imaginaion plus prompte... le mécanicien sent comme un flot de haine monter dans son cœur.

Il se dit :

— Après tout, pourquoi pas ?...

Se retournant vers son chauffeur :

— Si on faisait sauter les bourgeois ?

— Ça serait autant d'ouvrage de fait,, camarade.

— Allons-y.

Le 2.135 arrivait à ce moment dans de fortes courbes où l'allure maxima est de soixante kilomètres. Froidement, le mécanicien saisit la manette pour déchaîner la vapeur et lancer sa locomotive à cent-vingt, dans deux minutes, c'est la catastrophe.

Soudain, au moment où le mécanicien va commettre son crime, une pensée surgit dans son esprit :

— Tout de même, s'il y avait un Bon Dieu !...

Au lieu d'ouvrir la manette, lentement il la ferme, modérant l'allure.

— Lâche, murmure le chauffeur.

Le rapide était sauvé.

*
* *

Il file, il file toujours...

Là-bas, à l'entrée d'une gare où le 2.135 doit passer, un homme d'équipe veille dans sa guérite.

Il fréquente les fortes têtes de l'endroit qui lui ont appris ses « devoirs » de citoyen libre.

— Les capitalistes sont tes ennemis, lui disent-ils... Il faut leur faire la guerre, les supprimer par la violence.

Le cheminot logiquement se dit :

— Le 2.135 est plein de capitalistes... train de luxe... quelle œuvre sociale que de les supprimer !

Et voilà que dans l'ombre, la suggestion prend corps

— Tu seras un héros de l'humanité... tu avanceras l'œuvre du Grand Soir... vas-y gaiement...

Au lieu de la repousser, l'homme caresse cette idée affreuse :

— C'est bien simple, se dit-il... je n'ai qu'à coincer l'aiguille... ou moins encore, à couper les fils des signaux avancés.

L'homme se lève pour exécuter son programme tout en s'écriant :

— Vive le sabotage !

Il saisit les tenailles coupantes et s'apprête à rompre les fils, quand tout à coup il est remué jusqu'au fond des entrailles. Une lueur a passé dans son âme : il a revu sa mère, l'église de sa première Communion.

— Il entend une voix qui lui dit :

— Dieu te le défend !

Et sans rien saboter, il rentre dans sa guérite !

Quelques instants après, le 2.135 passait en lançant de longs coups de sifflet pour annoncer qu'il avait compris les signaux.

Puis le rapide disparut comme un rêve, loin des yeux du cheminot...

*
* *

Dans le train qui filait à toute allure, trois hommes causaient, mollement installés dans leurs fauteuils-lits.

Ces « messieurs » étaient députés. Ils revenaient d'un Congrès socialiste.

Le plus vieux des trois s'évertuait à démontrer aux deux autres, avec son éloquence habituelle, que le pays de France est encore un pays arriéré, trop réfractaire à l'esprit et aux lois laïques et que dans ce pays on ne pourra vivre que le jour où l'on aura achevé d'extirper des âmes les derniers vestiges de l'idée de Dieu.

(Petit Echo S. P. F.). Ch. GRIMAUD.

*
* *

DIEU TE LE DÉFEND

Sabotage volontaire ! Destruction ! Crime ! Certes, pour tout cela notre conscience parle haut ! Mais il est des petits « sabotages » dans notre vie professionnelle devant lesquels elle murmure aussi implacablement :

Arriver en retard...

Bâcler son travail... le renvoyer au lendemain et consacrer pour soi-même ce temps devenu libre...

Mettre le courrier en retard, etc...

Tout ceci avec, sur les lèvres, cette réflexion à la mode : « J'en ai assez fait pour l'argent qu'on me donne... »

Et puis... se servir du papier du bureau, emporter une plume, un crayon, une épingle...

Amies les Jeunes, faites silence et écoutez toujours la voix de votre conscience ! Elle vous dira qu'il vous faut être parmi les meilleures employées... les plus probes... les plus loyales... les plus actives... elle vous dira qu'il vous faut toujours faire intégralement votre devoir !

AUX JEUNES

Si vous voulez agir, il faut que dans votre âme,
Malgré les ouragans, brûle, ardente, la flamme
D'un invincible espoir.
Il faut que vous croyiez, si le doute vous guette,
Que le calme suivra les heures de tempête
Que le ciel sera bleu qui vous paraît si noir !

Si vous voulez agir, il faut dans la bataille,
Garder, en vous, la foi qui jamais ne défaille
Sûre du lendemain.
Il faut que vous croyiez que le Maître vous aime,
Qu'il est auprès de vous et que Jésus lui-même
Accompagne vos pas tout le long du chemin.

Si vous voulez agir, il faut que vos jeunesses
Soient éprises de dévouement et de prouesses,
Que vous comptiez sur l'avenir.
Il faut que votre cœur soit grand comme le monde
Pour que vos bras soient forts et votre œuvre féconde
Il faut que vous soyez des êtres de désirs !

Notre Voyage à Verdelais

C'est le 14 juillet... 4 heures du matin... Bordeaux est encore endormi ! Tout est calme, il fait bon, mais la pluie est à craindre. Par les rues silencieuses, un groupe va avec entrain. Ce sont de Jeunes Abeilles de « La Ruche ». Elles sont heureuses et graves à la fois. Elle vont en pèlerinage. Ce jour a été choisi par elles pour être consacré à Notre-Dame de Verdelais.

L'embarquement des Jeunes de « La Ruche » et des « Sablières » a lieu au quai de la Grave, non sans quelque émotion, car le batelier voulait démarrer et trois retardataires manquaient à l'appel ! Enfin, le petit groupe est au complet, on part ! Mais comme c'est la paroisse de Bègles qui organise le pèlerinage, le bateau fait escale aux Douze-Portes et est envahi par les « Bérets Blancs », les Scouts et un grand nombre de Béglais. Puis le bateau glisse entre les rives gracieuses de la Garonne, tandis que le bon saint Médard ferme son grand arrosoir (nous l'en avions tant prié !) l'assistance chante pieusement.

A la Garonnelle, débarquement... et la procession se déroule au chant des « Ave Maria » jusqu'à la basilique où nous entendons la Messe. Ensuite nous gravissons le chemin de Croix et au sommet, le Père Missionnaire nous rappelle fort à propos que le Christ aussi avait gravi les pentes des collines, souvent pour y enseigner, parfois pour y prier, un jour pour y mourir !

Midi sonne... nous dévalons les pentes en courant ; nous dressons notre couvert et déjeunons du meilleur appétit.

Puis après les Vêpres, la procession du Saint-Sacrement et le sermon eut lieu dans le magnifique parc des Chapelains... Et

c'est déjà le retour qu'enchante encore la délicieuse promenade en bateau !

Que les grâces de Notre-Dame de Verdelais descendent sur nous, sur tous les pélerins et leur famille, sur notre France tout entière pour son salut !

Et Merci à Monsieur le Curé de Bègles qui voulut bien accepter les Jeunes de La Ruche dans sa grande famille paroissiale.

M. LANEUSE.

AYONS DE BEAUX YEUX

C'est par les yeux que l'âme coule en lumière, fluide ou jaillit en rayons éclatants. Les yeux parlent plus éloquemment que les lèvres ; ils imporent, ils affirment, ils se courroucent, ils remercient. La bouche peut mentir ; l'œil pour celui qui sait dire est trop limpide, il ne saurait tromper. Ce petit organe tout en transparence et en couleur, est comme l'océan, il en prend toutes les nuances et au delà. A première vue, rien ne paraît plus uni et plus simple. A l'examen rien n'est plus mobile, plus varié, ne change plus facilement d'expression et d'aspect : le calme, la tempête, les sourires, les menaces, le trouble, la sécurité, la tendresse s'y peignent ou s'y reflètent avec une merveilleuse netteté, ne permettant qu'aux expéridentés ou aux étourdis de s'y méprendre. Les menteurs le savent bien, eux qui ont horreur de laisser plonger dans leurs yeux, et les détournent, troublés et fuyants. Nulle part, l'âme et les sentiments n'apparaissent moins que dans la translucidité du regard. On regarde « dans le blanc des yeux » celui que l'on veut pénétrer tout à fait, c'est-à-dire ne les baisse ni ne les détourne. Par contre, la timidité, la modestie, qui craignent de se montrer, de paraître, rivent le petit voile des paupières sur la seule fenêtre par où puissent pénétrer, dans l'intérieur, les admirations ou les curiosités indiscrètes.

L'Evangile lui-même dit : « l'œil bon, l'œil mauvais », pour le cœur, pour la pensée. Bien plus, si l'œil est mauvais, dit le Maître, tout l'homme le sera. Le regard set le plus éloquent des traits d'amour. L'œil est l'interprète le plus parfait, le plus immédiat de l'âme ; il en traduit exactement et avec intensité toutes les impressions parce qu'il les traduit directement ; mieux que cela, il ne les traduit pas, il les découvre. Il semble ainsi que le regard a été moins donné à l'homme pour voir que pour laisser voir en lui. Cette mystérieuse fenêtre ouvre encore plus sur le dedans que sur le dehors...

(Les Jeunes Gens). Mgr BOLO.

NOS COURS

JEUNES ! qui voulez apprendre un métier ou vous perfectionner dans le vôtre, suivez les cours professionnels donnés à La Ruche :

a) **SECTION INDUSTRIELLE**

Cours Astier pour les apprenties brodeuses et lingères (jeudi matin de 8 à 12 heures).
pour les apprenties couturières et modistes (jeudi après-midi de 1 h. 30 à 5 h. 30).

Cours de perfectionnement, mode, coupe, broderie, lingerie (samedi après-midi).

Arts appliqués (dimanche matin).

Cours de coupe (série de vingt leçons) prix spéciaux pour les syndiquées).

b) **SECTION COMMERCIALE**

Cours école préparant aux diverses professions de bureau (tous les jours de 8 à 11 heures et de 2 à 5 heures).

Cours de perfectionnement sténo-dactylographie, comptabilité, correspondance commerciale, français, anglais, espagnol, etc... (samedi après-midi).

Cours de sténographie (ous les soirs).

c) **ENSEIGNEMENT MENAGER**

Cours théoriques et pratiques (vendredi après-midi et samedi après-midi).

Pour les cours de perfectionnement il sera perçu un droit annuel de 15 francs pour chaque syndiquée.

Jeunes ! inscrivez-vous sans tarder à La Ruche ! Faites de la propagande auprès de vos amies ! Il vous faut devenir de parfaites professionnelles si vous voulez avoir une bonne situation.

SUCCÈS

C'est avec un très vif plaisir que nous signalons les brillants résultats que nos compagnes ont obtenus au Brevet Elémentaire de Morale. Quelle satisfaction pour La Ruche et comme nous sommes heureuses de les féliciter.

Voici d'ailleurs la liste des lauréates :

1re **année**. — **Mention parfait** : Mlles Dubrana, Patoineau.
Mention très bien : Mles Dumora, de Rayraud, Vaugion, Mangelatte.
Mention bien : Mlles Pignoux, Cartier, Gourdon.

2e **Année**. — **Mention parfait**. — Mlle Chirac.
Mention très bien : Mlles Faray, Chatelard, Molierac, Bousquest.
Mention bien : Mlle Gondat.

Plusieurs jeunes ont passé avec succès ce concours et y ont été préparées par leur patronage respectif. Nous regrettons de ne pas les connaître mais les félicitons ici bien sincèrement.

P.R.A.B.

PETIT COURRIER

Nemrod. — Non, Françoise, et j'aime votre franchise, votre façon d'approfondir, de discuter ; j'aime la force virile qui se dégage de vos lignes mais, et vous le savez comme moi : il n'y a qu'une Vérité et tout en découle. Cette Vérité nous la possédons ! Aussi, je vous en prie, lorsque vous en aurez découvert une parcelle chez les autres, donnez un peu de vous-même, luttez, non pas pour le plaisir de discuter mais afin que de ce point de contact jaillisse la lumière ! Et tout me dit que plus que quiconque vous en posséderiez le pouvoir !

Ding ! Ding ! Dong. — Courriéristes ! Ecoutez ! **Le Carillon** demande votre avis sur le point suivant :

« Doit-on, quand on a des frères et comme je l'ai vu faire en beaucoup de familles, céder à ces Messieurs et devenir leurs « humbles servantes », ou au contraire, comme certaines de mes amies, se regimber et les « mettre au pas ». Le tout sans préjudice de l'amitié fraternelle ?...

Les réponses ne devront pas dépasser dix lignes du « Carillon ».

*
* *

NOS VŒUX

Nous apprenons les fiançailles de Mlle Mauvezin, dont le dévouement à la cause de la jeunesse ouvrière est bien connu de toutes. Qu'elle veuille bien trouver ici nos vœux les meilleurs avec l'expression de notre gratitude pour la sympathie qu'elle a toujours témoignée au Groupe des Jeunes.

*
* *

CALENDRIER DES JEUNES

KERMESSE. — Nous rappelons que notre **Kermesse** aura lieu le **13 Novembre** dans la Salons de La Ruche. Un petit effort, les Jeunes ! Il faut qu'elle soit aussi brillante que l'an passé ! Mettez-vous vite à l'œuvre ! Pensez à votre comptoir et confectionnez de petits ouvrages pour le garnir ! Placez des billets de tombola ! Faites de la propagande autour de vous !

*
* *

NOS CERCLES D'ETUDES

A la Ruche, Dimanche 9 Octobre :

A deux heures : Cercle d'Etudes dirigé par M. Bouchet

« AU BUREAU ET A L'ATELIER », par Mlle H. Goincourt :
Quelle est la mentalité de vos camarades de travail ?...
Sont-elles ou non attachées à leur ouvrage ? Pourquoi ?

Que pensent-elles de leur salaire et des conditions de leur travail ?

Qu'avez-vous fait ou que faites-vous pour les aider au point de vue matériel ?... moral ?...

Le Groupe des Jeunes peut-il préparer utilement une action professionnelle dans votre milieu.

A quatre heures : Distribution des Prix du Concours de fin d'année, sous la présidence de M. Royer.

Des **projections** clôtureront la journée.

A Sainte-Croix, Dimanche 16 Octobre :

Cercle d'Etudes. (Le même sujet y sera traité).

*
* *

CARNET FAMILIAL

Mlle Sarrazin vient d'avoir la douleur de perdre son frère. A notre ancienne compagne toujours si dévouée au Groupe, nous adressons nos bien affectueuses condoléances.

*
* *

CONCOURS

« Quels sont les principaux devoir de la bonne syndiquée ?...

Les réponses devront parvenir à La Ruche avant le 20 octobre.

La Gérante : Mlle LABADIE.

IMP. COOPÉRATIVE, 12, RUE ST-SIMÉON, BORDEAUX

N° 31 Justice et Charité Juillet 1928

Le Carillon des Jeunes

Bulletin Mensuel

des Pupilles et des Jeunes Syndiquées de "La RUCHE"

Direction et Administration : 34, Rue de Grassi - BORDEAUX

Les Misères sociales et le syndicat

Sans métier ! ! !

Notre enquête est bien facile à pousuivre, les **misères découlant du travail, surgissant de toutes parts.**

Là, c'est une femme de 40 ans, **sans métier, manœuvre,** qui travaille tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, est souvent en chômage, et qu'un salaire **trop minime** et **aléatoire** ne peut tirer de la misère.

Que va-t-on faire pour elle ?

Le syndicat lui évitera le chômage, et si elle était plus jeune, l'aiderait à devenir une **ouvrière spécialisée,** ce qui aplanirait toutes choses.

Que s'est-il donc passé quand elle avait 13 ans ? Ses parents ont-ils négligé de lui faire apprendre un métier par indifférence et sans penser à l'avenir ?... ou bien, chez eux, aussi la misère trop grande les a-t-elle obligés à exiger trop vite de leur fille un premier salaire ? Ou encore, la Maison qui l'a reçue comme apprentie, au lieu de lui apprendre le métier, l'a-t-elle employée à faire des courses, le ménage de l'atelier, etc... Mais les conséquences qui découlent de cet apprentissage manqué, pèsent sur toute la vie !

La RUCHE peut prévenir ces misères... Elle aide les apprenties, les protège par l'établissement des **contrats d'apprentissage** sur lesquels sont consignées toutes les conditions du travail (salaire ,etc...). Elle veille sur la façon dont on leur apprend le métier, sur les conditions d'hygiène, de morale, etc... Et l'enfant si elle est travailleuse sort d'apprentissage ayant en mains, les meilleures chances de se frayer un chemin dans la vie.

Sachons bien, nous LES JEUNES, la nécessité de l'**apprentissage,** et l'action bienfaisante de notre RUCHE sur ce point. Sachons bien que pour regarder l'avenir avec confiance, pour que la vie puisse nous apporter du bonheur... il faut aller vers elle, lestée d'un bagage... celui d'un métier que l'on connaît bien et que l'on aime ! ! .

Annic.

"Autour de Paris"

CHEZ LES CHIFFONNIERS

A cent mètres des portes de Paris... C'est un moutonnement de cahutes, pressées les unes contre les autres. Ce pays, surprenant au sortir de la grande capitale moderne, s'appelle « **LA ZONE** ». Entendez par là une ceinture profonde d'environ 800 mètres autour des fortifications de Paris, où l'autorité militaire interdit toute construction en pierre ou en brique, et mesure chichement au mètre l'élévation des misérables bâtisses qu'elle tolère sur ce sol réservé.

Les maisonnettes des « Zoniers » se font toutes petites, elles se blotissent, elles se couvrent de la grisaille des terrains vagues pour disparaître davantage... Le gourbi est fait à la diable avec un ramassis de boîtes et de bidons aplatis, de vielles tôles ondulées, mais la haie vive est émondée, la palissade est sûre.

On vit là sur le qui-vive entre gens capables d'un mauvais coup dans la peur des interventions officielles, étroitement attachés à la devise populaire « Pour vivre heureux, vivons cachés ». C'est le royaume du silence.

Les enfants qui pullulent, rient, se vautrent, errent, rapinent, mais ils se taisent. On n'entend pas le bruit de leurs ébats. Seulement s'il vous arrive de guetter par l'interstice des planches, ou de vous hausser par dessus les clôtures, vous les apercevrez, dans les cours, parmi les débris des ferrailles, les tas d'ordures, les amas de caisses. S'ils vous ont aperçu ils viennent en curieux sur le chemin, sans timidité comme sans déférence. Il en sort de partout : de dessous les voitures, de derrière les meules. Ils passent leurs têtes curieuses entre les claies des palissades. Ils sont d'une malpropreté tranquille, avec des recherches d'élégance imprévue. Une grande fille de 16 ans, le visage tout crasseux, porte une chaîne d'or. Un marmot à moitié nu est coiffé d'une magnifique casquette écarlate de piqueur. Toute la défroque des boîtes à ordure retrouve là une dernière splendeur.

Nous sommes, en effet, dans le paradis des chiffonniers. Le soir, quand on peut espérer que les poubelles sont déjà sur le trottoir, hommes, femmes, enfants, désertent la zone. Une invasion d'être déguenillés, sordides, filtrant par les grandes et petites portes, le long des remparts, pénètre dans Paris. C'est l'assaut, d'abord, aux quartiers riches, aux quartiers hôteliers, aux abords des gares.. « On fera » les boîtes populaires au petit matin, en rentrant dans la zone. Quelques heures de triage dans la cour, la remise des stocks aux entrepôts de « gros », et l'on pourra dormir un peu dans la paix du jour que rien ne vient troubler.

On devine sans peine ce que peuvent devenir, au milieu d'une telle existence, les préoccupations de la vie religieuse et de la

vie morale. Pas d'Eglise, pas de prêtre : pas d'école... Personne pour s'occuper des enfants : ils dorment quand les parents ou les aînés travaillent. Ils rôdent dans les « fortifs » quand ceux-ci reposent. Ils volent, ils mentent avec tranquillité.

Les noms de ces petits sauvages ?? Pas un seul nom de baptême. Des surnoms, des diminutifs bizarres, des noms propres : Nuche, Miche, Lapau...

P. Landes.

*
* *

Pauvres enfants ! pauvres petites âmes déjà dépravées, seront-elles la proie des sections franc-maçonnes et communistes qui essayent de régner aux « fortifs » ? Mais non ! Nouveaux missionnaires : Prêtres et Bonnes Sœurs ont franchi la « Zone ». Ils ont apporté dans ces humbles et misérables masures un peu de lumière et d'amour... Une modeste église protège les cahutes..., un Patronage ouvre ses portes à ces enfants, les arrachant à l'ignorance et au vice... et peu à peu, s'aidant du dévouement généreux de ses nouveaux Apôtres, « Dieu s'installe chez les Chiffonniers ! !

QUELQUES PENSÉES

On a toujours assez de moyens pour réussir si on a suffisamment de volonté.

*
* *

Ne transige jamais avec ce que ta conscience t'ordonne, ne commets jamais une action qui pourrait te brouiller avec elle et t'obliger à toute heure du jour et surtout de la nuit à encourir ses reproches.

*
* *

La femme qui travaille au bureau ou à l'usine, ne devrait-elle pas, plus encore que celle qui reste che elle, avoir de bonnes qualités de ménagère, par suite de la nécessité dans laquelle elle se trouve de n'accorder qu'un temps minimum aux soins de sa maison.

F. MAUVEZIN.

LÉON XIII, Pape des Ouvriers

Le 20 juillet 1903 s'éteignait à Rome le grand pape Léon XIII, et l'année actuelle marque le 25e **anniversaire** de cette mort qui jeta un voile de deuil sur le monde catholique tout entier. En cet anniversaire, les travailleurs chrétiens ont le devoir de se souvenir de Celui qui du haut de la chaire de Pierre épancha sur les ouvriers une affection si tendre et des enseignements si éclatants de lumière et de vérité.

Toutefois Léon XIII mérite une reconnaissance spéciale de la part du syndicalisme chrétien. Son Encyclique **Rerum Novarum** sur la condition des ouvriers restera comme un monument impérissable et sera, pour des siècles, la charte officielle donnée par la Papauté au monde du travail, aux patrons et aux ouvriers.

La tâche était ardue et épineuse, en 1891, lorsque parut l'Encylique. Des conflits sans cesse renaissants éclataient entre employeurs et employés, dans la haine et dans la violence. Le socialisme soufflait la lutte des classes sur le feu, jamais éteint, allumé par les injustices sociales. Le patronat, infecté par les théories autoritaires et sauvages de l'économie libérale ne voulait rien relâcher de son omnipotence, et ne croyait qu'à la force des répressions.

Comment tenir la balance équitable entre ces deux camps hostiles armés férocement l'un contre l'autre ?

Léon XIII réfléchit longtemps avant d'élever la voix de son magistère suprême. Durant plusieurs années, il interrogea les hommes compétents qui venaient à Rome chercher la lumière, exigeant les plus amples et les plus minutieux détails sur l'organisation de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. Et lorsque sa conviction fut fortement établie, il parla.

Jamais peut-être parole pontificale n'eut un tel retentissement et aussi immense dans l'univers entier. Un de nos grands économistes Paul Leroy-Beaulieu, ne craignit pas d'écrire que cette Encyclique était comme « le sourire du Christ à ses pauvres ».

Dès les premières lignes, Léon XIII fait œuvre de justicier que n'effraie aucune des récriminations soulevées par les intérêts humains. Il met en présence, avec une vigueur toute apostolique, d'un côté les « hommes des classes inférieures qui sont pour la plupart dans une situation d'infortune et de misère imméritée », et de l'autre « l'usure dévorante » pratiquée « par des hommes avides de gain et d'une insatiable cupidité... et le monopole du travail et des effets de commerce devenu le partage d'un petit nombre de riches et d'opulents, qui imposent ainsi un joug presque servile à l'infinie multitude des prolétaires ».

Puis, après avoir flétri le socialisme destructeur, Léon XIII pose les bases des reconstructions sociales : la propriété privée,

la famille, la nécessité des inégalités entre les hommes, l'harmonie dans le domaine de la production et du négoce.

Et s'élevant au-dessus des partis en présence, il prêche à tous la grande loi du devoir, loi de justice de charité, devoir du patron envers ses ouvriers, devoirs des ouvriers envers le patron, et aussi devoir des gouvernants dont l'autorité est pour le bien commun et doit s'arrêter devant les droits de la famille et de la conscience humaine.

Mais Léon XIII ne s'en tient pas à ces généralités. Il descend dans le détail des réformes sociales.

Nos modernes réformateurs se font une gloire vaniteuse d'avoir mis un peu plus de justice dans le monde économique. Ils ne savaient pas, dans leur crasse d'ignorance, que notre grand Pape les avaient devancés dès longtemps. Ils ont repris ses idées et souvent ils les ont déformées, et s'ils ont voté, forcés par les circonstances, une loi sur les assurances sociales, ils sont loin de l'ampleur et de la logique des réformes préconisées par Léon XIII.

Enfin Léon XIII s'étend sur les bienfaits de l'Association, dont les droits découlent de la nature elle-même, antérieurs et supérieurs à l'État, et qui, adaptée dans les syndicats aux conditions de la vie économique actuelle, tendra à établir la famille corporative dans la paix et l'harmonie de tous les facteurs de la production.

Les syndicats chrétiens ont compris et mis en pratique les superbes enseignements de Léon XIII, et ils sont allés jusqu'au bout d'une doctrine très réaliste, et en même temps très élevée, car ils se sont assimilé cette vue qui domine tous les problèmes sociaux, à savoir que sans le surnaturel, sans le service de Dieu, toutes les réformes humaines sont vouées à un échec certain.

« Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît ».

Georges BEGUÉ.

Petits grains de poussière

Ils flottent vaguement un peu partout, sans qu'on fasse attention à eux, les petits grains de poussière.

Ils n'ôtent pas le jour, mais lui enlèvent un peu de sa limpidité.

Ils ne détériorent pas les meubles ou l'étoffe sur lesquels ils se posent silencieusement, mais ils ternissent leur éclat et permettent aux insectes de se dissimuler et de pénétrer dans le meuble ou dans l'étoffe.

*
* *

Petite et imperceptible poussière, n'est-ce pas l'image de ces petits et imperceptibles défauts qui flottent silencieux autour du caractère — auxquels on ne prend pas garde — qui se cachent dans ses replis et, petit à petit, le rendent moins bon, moins attrayant, moins facile à supporter, moins agréable.

Voyez s'agiter et tourbillonner autour de vous ces mille et mille formes un peu vagues, comme s'agitent et tourbillonnent dans un rayon de soleil ces mille atômes si légers qu'un souffle les dissiperait — formes ondulantes qui cherchent à s'insinuer et à se reposer en vous. Elles s'appellent : petites minutes de paresse, petites lâchetés dans le devoir, petites impolitesses, petites insouciances, petites légèretés, petites inattentions, petites manières sans-gêne, petits oublis, petites négligences dans la toilette et dans la tenue, petites susceptibilités, petites habitudes de moquerie superficielle, petites lambineries, petites curiosités.

Ce n'est presque rien, tout celà même a, par moment, un certain côté gracieux, et cependant qui de nous, vivant avec ceux qui ne savent pas chasser ces importuns, ne s'est pas senti plus ou moins mal à l'aise, un peu mécontent, un peu blessé ou attristé ?

*
* *

Oh ! petites jeunes ! secouez au loin ces vilains grains qui ont enrayé quelquefois la bonne marche du Groupe !

Qui veut le million ???

LA RUCHE organise au profit des Ouvrières malades, une grande **Kermesse costumée** qui sera donnée le **Dimanche 11 Novembre, salle Franklin.**

Comme tous les ans, les JEUNES seront appelées à tenir un comptoir, et dès à présent chaque petite abeille va se mettre à l'ouvrage et confectionnera : mouchoirs, napperons, tabliers, etc... toutes jolies choses qui garniront aimablement leur table de jeux et attireront une généreuse clientèle.

Puis les JEUNES vont promettre d'assurer le succès de la grande souscription lancée par LA RUCHE. Chaque billet de souscription (Un franc) donnera droit au tirage d'une tombola qui offrira : Un **Crédit National** à lot, c'est-à-dire pouvant être remboursé à **Un million ; Trois-cinquièmes Obligations Ville de Paris** et de **nombreux lots importants.**

La RUCHE offrira un carnet de 5 billets aux syndiquées qui placeront 50 billets.

Vite les JEUNES ! A l'œuvre !

Nos Concours

CONCOURS D'ORIENTATION PROFESSIONNELLE

Résultat du Concours A

6 points : Y. Huyot ; M. Huyot. — 5 1/2 : S. Darricau. — 5 : J. Dellos et M. Della et R. Jean. — 4 1/2 : M. Vantenat. — 4 : T. Larrazet.

CALENDRIER DES JEUNES

Consignes du Mois

7 juillet, dans la salle de Trianon, à 15 heures distribution des Prix aux élèves des Cours de la Ruche. Un concert clôturera cette charmante après- midi, à laquelle toutes les Jeunes sont priées d'assister.

14 juillet, l'Ave Maria, 256, Avenue d'Eysines, Caudéran, sera ouvertes aux Jeunes. Elles y trouveront un croquet, des raquettes qui leur permettront de se divertir agréablement.

Nous toutes, ouvrières ou employées qui avons besoin de repos jouirons de cette journée passée en plein air.

L'Ave Maria sera ouvert aux Jeunes tous les 3es dimanches du mois.

Carnet Familial

Nous avons appris avec peine le décès de M. A Bouchet, père de notre Président de Cercles d'Etudes. Nous redisons nos respectueuses condoléances à M. Louis Bouchet et à sa famille.

*
* *

Nous recommandons aussi aux prières des Jeunes, H. Balmisse qui vient de nous être enlevée à 18 ans.

Andrée Doutres nous fait part du décès de sa grand'mère. En cette pénible circonstance nous tenons à lui dire toute notre sympathie.

La Gérante : Mlle LABADIE.

IMP. COOPÉRATIVE, 12, RUE ST-SIMÉON, BORDEAUX.

UNION DES SYNDICATS FÉMININS

LA RUCHE

34, rue de Grassi — BORDEAUX

TÉLÉPHONE 43-77

CHÈQUES POSTAUX BORDEAUX N° 166.45

ORIENTATION PROFESSIONNELLE
ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL
ENSEIGNEMENT MÉNAGER
ATELIER D'APPRENTISSAGE
AGENCE DE PLACEMENT
CONSULTATIONS JURIDIQUES
MUTUALITÉ
DISPENSAIRE MÉDICAL
FOYER
RESTAURANTS FÉMININS
MAISONS DE REPOS

SERVICE DES ESCOMPTES

Bordeaux, le 9 Août *1926.*

Mr. l'Abbé Laffite

Mr. l'Abbé,

Mademoiselle Labadie nous fait part du grand succès que vous venez d'obtenir. Permettez-moi, Mr. l'Abbé, au nom du "Groupe des Jeunes" de vous présenter nos respectueuses félicitations.

Je suis très heureuse de profiter de cette circonstance pour vous remercier moi-même de la collaboration si précieuse que vous nous apportez pour le "Carillon". Nous vous en sommes profondément reconnaissantes.

Croyez, Mr. l'Abbé, à nos sentiments respectueux et dévoués.

La Présidente

C. Dubourdieu

UNION DES SYNDICATS FÉMININS
LA RUCHE
34, rue de Grassi — BORDEAUX

TÉLÉPHONE 43.77
CHÈQUES POSTAUX BORDEAUX N° 166.45

ORIENTATION PROFESSIONNELLE
ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL
ENSEIGNEMENT MÉNAGER
ATELIER D'APPRENTISSAGE
AGENCE DE PLACEMENT
CONSULTATIONS JURIDIQUES
MUTUALITÉ
DISPENSAIRE MÉDICAL
FOYER
RESTAURANTS FÉMININS
MAISONS DE REPOS

SERVICE DES ESCOMPTES

*

Bordeaux, le Jeudi 19

Monsieur l'Abbé

Je me joins aux "Jeunes" pour vous adresser mes félicitations bien sincères. Un bien court voyage dans les Pyrénées m'a appris votre succès et les Abeilles ont été heureuses d'y applaudir.

Vous devez, Monsieur l'Abbé, penser les plus chers de moi!
Ne me tenez pas rigueur d'un silence dû à la maladie, puis au travail très important.
J'espérais avoir des vacances et je me proposais alors de vous écrire longuement ... les vacances sont tombées et dans quelques jours seulement je pourrai peut-être vous adresser notre plan du Carillon 26-27 à vous demander votre aide.

Restez notre Ami, Monsieur l'Abbé, malgré le désordre apparent de notre groupe! Si pendant ces vacances vous arrivez jusqu'à Bordeaux je serais bien heureuse de vous saluer, vous dire merci de vivre voix et vous faire connaître quelques Jeunes.

Croyez, Monsieur l'Abbé, à toute ma gratitude et à mon profond respect

M. Cabanes

UNION DES SYNDICATS FÉMININS

LA RUCHE

14, rue de Cluny — BORDEAUX

TÉLÉPHONE 41-77

Chèques Postaux Bordeaux 102-45

ORIENTATION PROFESSIONNELLE
ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL
ENSEIGNEMENT MÉNAGER
ATELIER D'APPRENTISSAGE
AGENCE DE PLACEMENT
CONSULTATIONS JURIDIQUES
MUTUALITÉ
DISPENSAIRE MÉDICAL
FOYER
RESTAURANTS FÉMININS
MAISONS DE REPOS

SERVICE DES EXCURSIONS

FSC
MIXTO
FSC® C001636